





LES

HOMMES UTILES

PAR

Madame la Comtesse DROHOJOWSKA

Née SYMON DE LATREICHE

PARIS

CHEZ L'AUTEUR-ÉDITEUR

73, RUE DU CHERCHE-MIDI

—

1874

ALBUM DES ÉCOLES.



Michel BREZIN

Né à Paris en 1758. — Mécanicien de la Monnaie à Bordeaux en 1776 et plus tard mécanicien en chef de la Monnaie à Paris, Brezin établit deux fonderies auxquelles le gouvernement joignit celle de l'Arsenal. Il rendit des services signalés, par le perfectionnement qu'il apporta dans notre matériel de guerre et notamment par un nouveau système de forage pour les canons. A sa mort (21 janvier 1828) il fonda par testament un hospice pour 300 vieillards.



É à cette époque, heureuse pour les inventeurs, où l'industrie puisait dans des découvertes inattendues un merveilleux essor, Michel Brezin devait apporter, dans sa double profession de serrurier-mécanicien et de fondeur, des perfectionnements remarquables. Son père, mécanicien en chef de la Monnaie, à Paris, était un homme honnête, laborieux, habile, qui, dès avant la naissance de Michel, avait réalisé une jolie fortune. Persuadé toutefois que chacun doit être le plus possible *fils de ses œuvres*, il assujettit l'enfant, presque dès le berceau, à un travail incessant.

A sept ans, Michel, fort, robuste et courageux, tenait sa place dans l'atelier de son père et se montrait déjà un intelligent apprenti. Il grandit ainsi, marchant de progrès en progrès dans sa profession, mais restant, d'autre part, dans la plus profonde ignorance. « — Je suis arrivé où je suis, disait le père Brezin, sans savoir lire ni écrire, Michel n'a pas besoin de plus de science que moi. » Michel s'efforça en vain de faire comprendre à son père tout ce qu'une instruction simple, mais solide, ajouterait à ses moyens naturels; il obtint seulement l'autorisation de suivre pendant quelques mois un cours gratuit de dessin, et ce fut à l'insu de son père qu'il apprit à lire et à écrire.

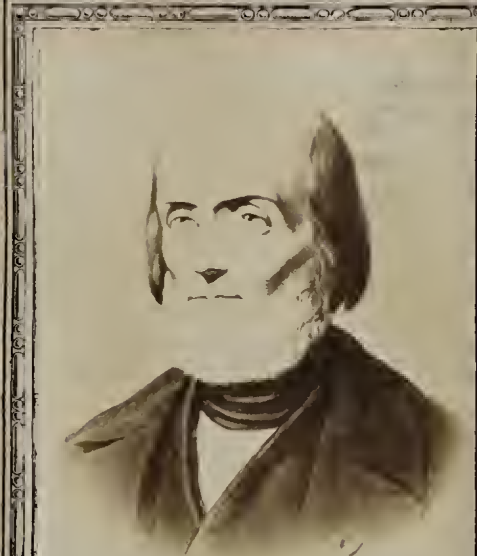
Michel n'en réussit pas moins en tout ce qu'il lui plut d'entreprendre; c'était *un génie brut*, auquel il ne manqua peut-être que de fortes études pour prendre place parmi les hommes les plus illustres de son temps. « A un jugement sûr, à une intelligence rare, il joignait l'habileté de la main, la promptitude et la justesse du coup d'œil ; avec cela une activité qui suffisait à tout ; enfin une volonté, une persévérance inébranlables, un caractère encore plus difficile à plier que les durs métaux qu'il était accoutumé à mettre en œuvre. L'éducation n'avait rien fait pour lui, et cependant les personnes qui vivaient dans son intimité étaient étonnées de la masse de connaissances pratiques qu'il était parvenu à acquérir sans autre secours que son intelligence et ses observations. »

Soit par suite de cette âpreté de caractère qu'il tenait de son père, soit parce que, n'ayant pas eu à lutter contre les difficultés matérielles de la vie, il ne tint pas assez compte de ces difficultés, Brezin se montrait trop exigeant et trop sévère pour ses ouvriers. La main du malheur devait lui apporter la qualité qui lui manquait : la bienveillance. Quand, après avoir perdu sa femme et ses deux enfants, il se vit seul à ce foyer dont l'opulence ne pouvait lui dissimuler le vide, il fit un retour sur le passé et il comprit que l'indulgence et la bonté ne rendent pas seulement heureux ceux qui en profitent, mais encore celui qui les possède. Dès lors sa nature s'assouplit, et il résolut d'accomplir après sa mort le bien qu'il avait négligé de faire pendant sa vie. Sauf quelques legs de peu d'importance, il consacra ses grandes richesses à fonder un hospice où trois cents vieillards, appartenant aux divers métiers dits du marteau, achèvent doucement leur vie.

Honneur à l'homme dont les dernières années conçurent et développèrent le plan de ce vaste établissement. Honneur à ce simple ouvrier qui a pu, comme le plus grand de nos rois, comme Louis XIV, fonder ses *Invalides !*

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1108. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



PHILIPPE DE GIRARD

Né en 1775 à Lourmarin (Vaucluse) et mort à Paris, en 1845. — Philippe de Girard « fut un des plus hardis et des plus féconds novateurs dans les voies de l'activité scientifique qui a doté notre siècle de tant d'utiles et merveilleuses découvertes. » Les inventions qui lui sont dues sont nombreuses, mais une d'elles, la filature mécanique du lin (1810), les surpasse et les absorbe par son importance non moins que par les difficultés qu'elle présentait.



Philippe de Girard a été « un de ces hommes au cœur droit, ferme et persévérant que l'injustice poursuit, que l'ingratitude accable sans les dégoûter de faire le bien. » Doué d'un des plus beaux génies scientifiques qui aient illustré la France, il puisa dans les leçons, dans les exemples, dans l'amour maternel ce respect du foyer, cette vénération des parents par lesquels « les familles méritent de vivre. La fortune et la renommée de ses pères protégeaient son berceau, et il eût pu, en s'occupant de science pure, se procurer la réputation qui conduit aux honneurs sans exposer sa fortune.... Mais son génie était à la fois scientifique et pratique Il était de ceux qui ne créent des théories que pour arriver à des applications. La science se montrait surtout à lui sous son côté économique et il se sentait toujours porté à se servir d'elle comme d'un moyen pour augmenter la production et ajouter au bien-être des classes pauvres. Aussi est-il entré un des premiers et des plus ardents dans la voie scientifique de notre temps : la déduction et l'application aux besoins de l'homme des théories posées par les grands génies des siècles qui ont précédé... »

L'ordre, la méthode se combinant heureusement avec la rapidité de la pensée, la promptitude de l'exécution et l'ardeur, la persévérance au travail ; tel est, ce nous semble, le trait saillant du caractère de Philippe de Girard. Ses inventions furent nombreuses : dès 1801, c'est la lampe hydrostatique et les globes de cristal dépoli. acheminement heureux vers ces grands perfectionnements obtenus de nos jours qui permettent au plus humble ouvrier de remplacer la clarté malsaine et vacillante des lampes fumeuses ou des mauvaises chandelles d'autrefois par une lumière abondante, égale, économique... En 1806, une lunette achromatique, des tôles vernies et décorees. . Un an plus tard, une machine à vapeur à expansion avec condensateur... Enfin. en 1810, apparaît l'œuvre capitale de sa vie, « cette machine à filer le lin, reconnue indispensable à la vie commerciale de la France » et comme telle demandée par décret impérial avec promesse d'une récompense d'un million. « La France souffre et elle a besoin de cette découverte... cela ne s'est jamais pu, mais qu'un homme se lève et qu'il le fasse. » Tel était en substance le texte du décret. Et un homme se leva, disant : « Cela se fera ! » Et après une nuit et un jour de méditation il ajouta : « C'est fait. » L'homme qui avait ainsi parlé et agi, c'était Philippe de Girard. Une machine d'essai est construite, elle donne des résultats merveilleux. Alors sur la promesse d'un gouvernement puissant, Girard engage son patrimoine et celui de ses frères dans la mise en action de sa découverte... Une crise européenne surgit. « Privé de toutes ressources. forcé de s'éloigner de son pays, Philippe de Girard ne peut même défendre la seule propriété qui lui reste, celle de ses idées ; des hommes à qui il a accordé sa confiance en abusent, livrent à l'étranger ses découvertes, dont ils retirent le prix ou les exploitent à leur profit par la contrefaçon, frappant ainsi leur bienfaiteur à la fois dans sa fortune et dans sa gloire... Martyr de son dévouement à la science et à l'humanité, Philippe de Girard videra le calice jusqu'à la lie : « il connaîtra la prison pour dettes, l'éloignement de la patrie, toutes les afflictions que peut causer l'injustice la plus révoltante ! » Et il mourra pauvre après avoir enrichi son pays !...

Il importe à notre honneur national que l'admiration et la reconnaissance des jeunes générations rachètent cette coupable ingratitude.

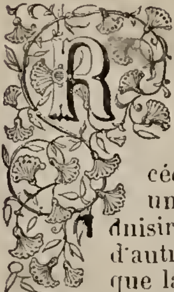
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 648. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18.

ALBUM DES ÉCOLES.



Richard LENOIR

Né au Trélat (Calvados), le 16 avril 1765 et mort le 19 octobre 1839. — Richard Lenoir, ayant un jour effilé machinalement une bande de mousseline, eut l'idée d'en compter et d'en peser les fils. Il constata avec surprise qu'une livre de coton, valant environ 12 francs, donnait un peu plus de 10 mètres de mousseline à 8 francs le mètre Il y avait là une source abondante de richesse industrielle : Richard se promit d'en faire profiter son pays et d'en profiter lui-même..... Il tint parole.



ICHARD [François] (1) eut d'humbles commencements : son premier emploi fut de garder les dindons. Dès lors il donna les signes d'un rare esprit de spéculation : ayant reçu six belles noix pour ses étrennes, il réfléchit que six noix pourront produire six noyers, lesquels donneront chacun beaucoup de fruits ; au lieu donc de céder à la tentation de manger les noix, il les sème dans un coin de terre.... Quand vint le jour où les arbres produisirent, les espérances de Richard s'étaient détournées sur d'autres objets. L'enfant devenu jeune homme avait compris que la fortune aurait fort à faire pour le venir trouver en son village et il était parti lui-même à sa recherche.

Domestique et garçon de café d'abord, courtier en marchandises ensuite, d'échelon en échelon il en arriva à ce moment décisif où l'analyse d'un morceau de mousseline le plaça sur le chemin de la fortune et de la célébrité.

Mais pour mettre à exécution son projet, il n'a ni machines ni ouvriers; il faut qu'il découvre la manière de filer, celle de tisser le coton, qu'il pénètre ensuite le secret des diverses fabrications.... Il enrôle quelques pauvres Anglais à peine instruits des premières notions de cette industrie, et, sur les dessins informes de l'un d'eux, il fait construire par un menuisier une grossière machine qu'il installe dans une cabane vide. Tels sont les humbles commencements de cette riche industrie cotonnière qui, du vivant même de son fondateur, va prendre un si brillant essor.

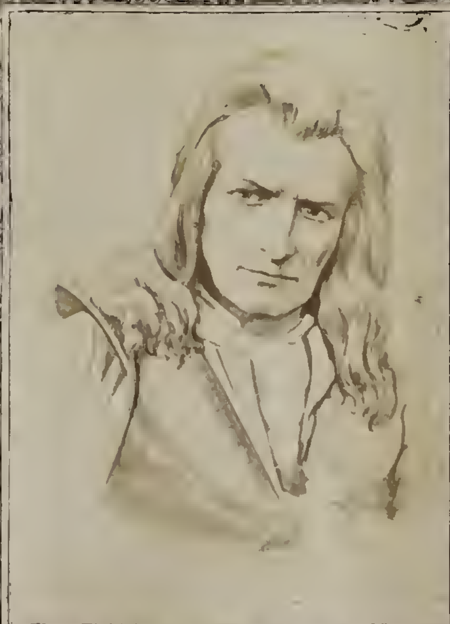
La merveilleuse activité avec laquelle Richard improvise sans cesse des machines et des ouvriers n'est comparable qu'à la fermeté de caractère, grâce à laquelle il renverse tous les obstacles.... Un jour il découvre au centre de Paris un vaste couvent, domaine national affecté au ministère de la guerre.... Bientôt cent métiers y sont en pleine activité. Cependant cette vaste enceinte ne peut plus suffire à Richard. En face de ce premier couvent il y en a un autre qui le tente fort. Il y installe ses ouvriers et le transforme rapidement en une des plus florissantes manufactures de France.

Au sein de cette activité dévorante, le petit gardeur de dindons, devenu un des hommes les plus considérables et les plus riches de France, trouvait le temps de s'occuper des besoins de l'humble et laborieuse classe dont il s'honorait d'être sorti : « Le premier parmi nous il créait des ateliers pour les enfants abandonnés et s'occupait d'organiser le travail dans les prisons. » Placé à la tête d'une fortune de huit millions, consulté par l'Empereur sur toutes les questions industrielles, Richard avait certainement dépassé les plus beaux rêves de sa jeunesse, lorsque les événements de 1814 amenèrent sa ruine. Le jour vint où le créateur de l'industrie cotonnière en France put croire son œuvre anéantie. L'œuvre se releva, mais il n'en fut pas de même de la fortune de Richard : sans asile, sans pain, recueilli par un ami fidèle, il mourut sous un toit étranger.

(1) Le nom de Lenoir, devenu inséparable du nom de Richard, ne lui appartient cependant pas. C'est celui d'un compagnon dévoué, son associé et son ami.

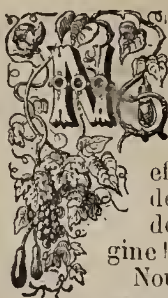
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1162. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



PAPIN

Né à Blois le 22 août 1665. — Mort vers 1710. — « A Denis Papin, Salomon de Caus et James Watt revient l'honneur de la grande invention de la vapeur. Salomon de Caus trouva la force motrice nouvelle; Denis Papin appliqua cette force par la combinaison de l'élasticité de la vapeur et de sa condensation; James Watt perfectionna l'application en supprimant toute intervention de la pression atmosphérique, laissant à la seule force de la vapeur le rôle d'agir sur le piston pour déterminer son double mouvement. »



otre siècle « recevra dans l'histoire le titre de siècle de l'application par excellence, car à aucune époque les principes scientifiques n'ont obtenu des développements aussi gigantesques.... Quels sujets d'orgueil! si l'humanité pouvait oublier que la grande science doit enseigner la grande modestie.... Comment, en effet, le génie de l'homme ne resterait-il pas confondu devant le suprême créateur de ces féconds agents naturels dont il s'approprie la vertu sans en pouvoir expliquer l'origine!... »

Nous insistons sur le mot *application* trop souvent confondu avec celui d'*invention*. Ainsi, pour préciser cette observation : « la découverte des effets puissants de la vapeur n'a été ni l'œuvre d'un jour, ni celle d'un homme... Son point de départ remonte à une époque reculée. Comme une foule d'autres découvertes, elle s'est effectuée par degrés, un inventeur transmettant le résultat de ses travaux, inutiles en apparence, à ses successeurs qui le reprenaient pour lui faire accomplir un nouveau progrès...»

Héron d'Alexandrie constatait, plus d'un siècle avant l'ère chrétienne, la puissance motrice de la vapeur. Deux hommes, en France, ont fait faire à la grande découverte, l'un un progrès notable, l'autre un pas décisif. Le premier de ces hommes, Salomon de Caus, inventa un appareil destiné à *soulever l'eau à l'aide du feu* ; le second s'appelait *Denis Papin*, et c'est à lui qu'est due la machine à vapeur à haute pression.

Après avoir pris ses degrés à la faculté de médecine de Paris, Denis Papin, entraîné par cette force irrésistible qui pousse les inventeurs dans la voie où doit se développer leur génie, se laissa bientôt absorber par l'étude de la physique et de la mécanique. Attiré en Angleterre par la réputation du célèbre Boyle, qui l'associa à ses expériences sur la nature de l'air, il dut sans doute, à la direction particulière que ces travaux donnèrent à son esprit investigateur, la première idée du parti qu'on pouvait tirer de l'application de la vapeur au fonctionnement des machines et en particulier à la navigation. Le 7 juillet 1707, à Cassel, où il professait alors les mathématiques, il lançait sur la Fulda un bateau sur lequel était installée une machine à vapeur « fonctionnant d'après le principe qu'il a eu la gloire d'appliquer le premier : l'élévation et l'abaissement du piston dans un cylindre, à l'aide de la force élastique de la vapeur à laquelle succède le vide opéré par la condensation née du refroidissement extérieur pratiqué sur les parois du cylindre. »

Son projet, ainsi qu'il s'en explique lui-même dans une lettre écrite un peu auparavant à Leibnitz, était de conduire ce bateau à Londres, mais les bateliers du Weser, surpris et peut-être épouvantés de cet appareil qui vomissait des flammes, refusèrent de laisser entrer l'embarcation dans les eaux du fleuve. Papin insista; les bateliers, furieux de cette insistance, brisèrent le bateau en commençant par l'admirable machine qui le mettait en mouvement....

Découragé, ruiné, dans l'impossibilité de reprendre l'œuvre de tant d'années de travail et de sacrifices, Papin, à partir de ce moment, ne fit plus que végéter. Ses dernières années furent soutenues par de rares et minces secours que la Société royale de Londres, dont il était membre, lui accordait en échange de nombreux travaux que l'on trouve disséminés dans les années 1708, 1709 et 1710 du *Journal des savants*.

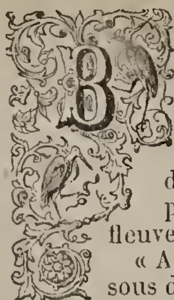
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1112. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



BRUNEL

Né à Bacqueville (Eure) en 1769, Marc Isambert Brunel mourut à Londres en 1849. Il montra fort jeune un goût instinctif pour la mécanique, et il passait pour le *Vaucanson* de son village, lorsque la République le réclama pour le service de la marine. Il émigra en 1793, et résida six ans aux Etats-Unis. Il alla ensuite se fixer en Angleterre, où il forma et exécuta le hardi projet du *tunnel* sous la Tamise. Cette œuvre gigantesque, conçue dès 1819, et commencée en 1825, ne fut terminée qu'en 1842.



RUNEL, dès son arrivée à Londres, se distingua par plusieurs inventions utiles; mais ce qui mit le sceau à sa réputation ce fut le percement du célèbre *tunnel* de la Tamise.

« Les travaux débutèrent à une petite distance du fleuve par le percement d'un puits d'une profondeur de plus de vingt-cinq mètres. On entreprit ensuite le percement horizontal destiné à la galerie sous le fleuve.

« Afin de laisser une épaisseur suffisante de terrain au-dessous de la plus grande profondeur du fleuve, on donna à l'excavation du *tunnel* une inclinaison descendante de 2 mètres 25 centimètres par cent mètres. A mesure que l'on avançait, on construisait sur deux rangées parallèles des voûtes solides destinées à supporter le poids énorme du terrain et des eaux supérieures.

« On avait poussé les travaux jusque vers le milieu du lit du fleuve, lorsque les couches de terrain s'amollirent tout à coup de façon à inspirer des craintes sérieuses. Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser : un mélange d'eau et de terre se fit jour au-dessus de la tête des travailleurs, et bientôt l'eau, coulant avec violence, envahit la galerie.

« Il fallut le génie et le courage de Brunel pour lutter contre les accidents de ce genre qui se répétèrent souvent. Il eut l'heureuse idée de combler les trous et les fissures avec un mélange de terre glaise et de gravier, dont on employa plus de quatre mille tonnes.

« Que de temps et de patience exigés par ces périlleuses opérations! Que d'intrépidité déployée par l'habile ingénieur! Une fois entre autres, il s'agissait de profiter de la baisse des eaux pour aller reconnaître l'éboulement qui leur donnait issue. Au moment où Brunel, suivi de quelques hommes de bonne volonté, venait de disparaître dans les profondeurs obscures du *tunnel*, l'eau monte soudain; on croit Brunel perdu, quand on le voit paraître à l'embouchure du gouffre, entraînant à la nage un de ses compagnons. Tous les autres avaient péri.

« Enfin la science et la persévérance humaines triomphent de la force des éléments. On parvient à épuiser complétement l'eau et, après dix-sept années d'un travail souterrain ou plutôt sous-marin, on voit briller l'éclat du jour sur la rive opposée du fleuve : le *tunnel* était percé. »

Cette galerie merveilleuse a plus de 400 mètres de longueur, sa largeur dépasse 12 mètres et sa hauteur est de 7 mètres. « Quand on se trouve en présence de cet ouvrage cyclopéen, et que l'on voit une population entière et nombreuse s'enfoncer sous ces voûtes profondes, au-dessus desquelles les eaux écumantes de la Tamise sont sillonnées par les paquebots transatlantiques, on se demande jusqu'où le génie de l'homme peut prétendre. »

Depuis que Brunel a doté l'Angleterre de ce *tunnel*, que l'antiquité eût certainement placé au rang des *merveilles du monde*, une autre œuvre, également réputée impossible, le percement de l'isthme de Suez, a été tentée et exécutée.

C'est un honneur pour notre génie national, qu'un nom français soit attaché à chacune de ces deux gigantesques entreprises.

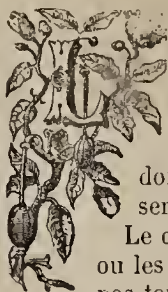
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1510. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



Le Général de GRAMMONT

Né à la Sauvetat de Drot (Lot-et-Garonne), le 13 juillet 1796. — Engagé volontaire en 1812. — Promoteur de la loi qui porte son nom et Président de la Société protectrice des animaux en 1850. — Mort en 1862, le général de Grammont s'est montré constamment fidèle aux nobles causes. Ses adversaires eux-mêmes ont été unanimes à rendre hommage à ses talents et à sa loyauté; « tous ont respecté en lui, l'image vivante du devoir. »



Les animaux sont organisés comme nous pour le plaisir et la douleur. Leurs sensations sont aussi vives que les nôtres, et, par une répartition équitable, par une suprême justice, plus leurs jouissances sont étendues, plus aussi leurs souffrances doivent être cruelles. Ces qualités leur donnent droit à notre affectueuse protection en échange des services nombreux et indispensables qu'ils nous rendent.

Le cheval, qui partage avec son maître les périls de la guerre ou les rudes fatigues des transports et de l'agriculture, n'est-il pas toujours un vaillant et intelligent compagnon? Que de services le bœuf ne rend-il pas? Et la vache, cette amie, cette nourricière des familles pauvres, cette bienfaitrice de tous!... Et la chèvre et la brebis donnant, en plus de leurs toisons, du lait, là où la vache aurait peine à se nourrir! Et la poule, l'oie, le canard avec leurs œufs et leurs nombreuses couvées, leur chair délicate et leur soyeux duvet! Et le chien, ce gardien incorruptible du foyer, ce serviteur vigilant, cet ami dévoué! Et ces hôtes charmants, de nos campagnes dont les chants mélodieux seraient déjà un bienfait, alors que, protecteurs infatigables de nos récoltes, ils ne seraient pas d'une utilité telle, que la destruction dont ils sont l'objet cause à l'agriculture des désastres évalués pour la France à plusieurs centaines de millions!.... Tous ces auxiliaires précieux ne nous auraient-ils été donnés que pour nous rendre ingrats et cruels?....

Non sans doute; aussi la brutalité envers les bêtes est-elle un signe incontestable de mauvais cœur pour les individus, de décadence morale pour les nations. Par contre, protéger les animaux est une œuvre de justice, de moralisation, d'intérêt général. A ce titre, les hommes honorables qui se sont réunis pour constituer une société spéciale, laquelle, prenant en main les intérêts des animaux, s'efforce d'adoucir les mœurs publiques par tous les moyens possibles: bons exemples, propagande active, distribution de récompenses; — ces hommes méritent bien de leur pays et de leur époque. Tous les cœurs honnêtes doivent s'unir à eux et s'enrôler sous leur bannière.

Le général de Grammont a occupé un rang distingué; toutefois, ce n'est ni à ses services militaires, ni à sa carrière politique, ni à son brillant esprit qu'il doit sa haute popularité; mais bien à la part qu'il a eue aux débuts de la *Société protectrice de Paris* (1); c'est surtout, à la loi qu'il a eu la gloire de présenter et de faire voter à la Chambre, loi qui a retenu son nom et dont voici le texte: « Seront punis d'une amende « de 5 à 15 francs et pourront l'être de 1 à 2 jours de prison, ceux « qui auront exercé publiquement et abusivement des mauvais traite- « ments envers les animaux domestiques. — La peine de la prison sera « toujours appliquée en cas de récidive. »

Cette célébrité acquise par un bienfait rendu à la société a quelque chose de touchant et est d'un grand exemple. Elle justifie et confirme cette consolante maxime : « *Le nom des bienfaiteurs de l'humanité ne meurt pas.* »

(1) Le siége de cette société, dont l'heureuse influence s'étend chaque jour est, à Paris, rue de Lille, 19.

Auteur Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 615. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18.

ALBUM DES ÉCOLES.



Bernard PALISSY

Né à Agen, vers 1500 et mort en 1590. — Bernard Palissy, potier, peintre sur verre, et à l'occasion, arpenteur et géomètre, étant devenu possesseur d'une de ces faïences émailiées qui étaient alors le monopole de l'industrie italienne, résolut de pénétrer le secret de sa composition. Au prix de vingt années de recherches, d'essais, de sacrifices, il créa en France cet art céramique qui, depuis les merveilleuses poteries sorties de ses mains, jusqu'aux admirables porcelaines de Sèvres, a produit tant de chefs-d'œuvre et est devenu une des branches importantes de notre industrie.

PARMI les infatigables lutteurs qui, à force de travail et de constance, ont accompli ce que leur avait inspiré le génie, Bernard Palissy a droit à une place d'honneur. On le voit, ardent et courageux pionnier de l'art, poursuivre une découverte, dont le succès doit doter sa patrie d'une industrie nouvelle.

Il s'agit, ainsi qu'il le dit lui-même, « de l'art de travailler la terre, » c'est-à-dire d'élever le métier de potier, que lui a enseigné son père et dans lequel il excelle, à ces hauteurs jusque-là inconnues en France, où l'argile finement modelée et enduite de riches émaux se transforme en des œuvres merveilleuses qui bientôt, dans les palais des grands et sur leurs tables, remplaceront avantageusement l'orfèvrerie la plus admirablement ciselée.

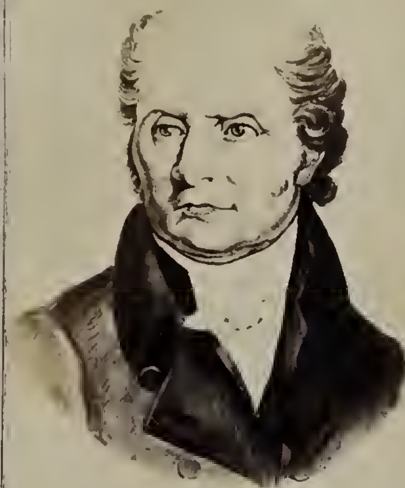
Nous ne saurions dire ici au prix de quels efforts, de quels sacrifices Palissy mena son œuvre à bonne fin. Accusé d'ambition imprévoyante, de fol orgueil, voire même de sorcellerie; n'ayant plus ni pain dans la huche, ni combustible pour chauffer son four, l'héroïque artisan se dépouille de tout ce qu'il possède, il suggère à sa femme mille expédients, et il va, mendiant sublime, solliciter des potiers et des verriers du voisinage un petit coin de leur four pour les tessons de terre qu'il a laborieusement façonnés et chargés d'enduits de sa composition.

Il n'avance qu'en tâtonnant dans cette voie où il marche sans précédents et sans guide. Dans ses essais informes, mais qui s'améliorent de jour en jour, il voit, il est vrai, poindre le succès; mais il est seul à espérer. Sa femme, ses enfants en sont arrivés à douter de lui, et aux obstacles que lui créent non-seulement le manque absolu de ressources, mais les railleries, le mauvais vouloir et l'envie, il lui faut ajouter les résistances, les reproches, les larmes de ceux sur l'amour et la confiance desquels il lui eût été si doux de s'appuyer en ces heures de lutte désespérée. Un jour enfin, Palissy parvient à réunir assez de combustible pour faire, avec le degré de chaleur et le temps de cuisson qu'il juge nécessaires, une épreuve décisive. Il se tient en silence devant le brasier... Il sent qu'il est perdu s'il échoue dans cette tentative... Tout à coup le bois vient à manquer... Bernard semble prêt à succomber enfin au découragement; il reste immobile, atterré... Encore quelques minutes, et le feu baissera, et tout sera perdu... A cette pensée, Bernard n'hésite plus!... Il prend un à un les misérables meubles qui garnissent encore son pauvre logis; de ses mains tremblantes il les brise, et les jette en aliment à la flamme dévorante.... Les meubles ne suffisent pas.... Sans se préoccuper de la bise qui fait rage au dehors, il arrache la fenêtre, puis la porte; il en amoncelle les débris autour de lui, et pâle, haletant, il alimente sans relâche le terrible brasier que sa femme maudit... Ce moment de si cruelle angoisse est suivi de près par une heure de triomphe et de bonheur comme peu d'hommes en ont eu dans leur vie : l'essai a réussi!... le secret est trouvé!

Le nom de Bernard Palissy passera à la postérité et, de son vivant, la fortune et les honneurs lui seront prodigués. Sa gloire ne se borne pas à la précieuse découverte de ces émaux, qu'on admire encore de nos jours et dont la perfection n'a pas été surpassée. On lui doit la découverte de la faïence et les données théoriques et pratiques qui ont conduit plus tard à la fabrication de la porcelaine.

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1111. — Imp. Nob'et, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.





OBERKAMPF

Né à Wiesenbach le 4 juin 1738. — Mort à Jouy-en-Josas le 4 octobre 1815. — Oberkampf était fils d'un habile teinturier qui avait introduit dans son industrie des perfectionnements notables. Le fils marcha sur les traces de son père ; créateur de la célèbre manufacture de toiles peintes de Jouy, il eut de nombreux imitateurs En peu d'années furent fondés, en France, trois cents établissements, émules du sien. Oberkampf était heureux de cette concurrence. « Il bénissait, disait-il, la Providence de l'avoir choisi pour ouvrir la voie à une industrie si profitable à la France. »



BERKAMPF naquit faible et débile. Il fut confié aux soins d'une vieille grand'mère presque aveugle. L'air de la campagne, l'exercice, la parfaite régularité de vie transformèrent l'enfant chétif en un beau et robuste garçon. Vers sa septième année, il alla retrouver ses parents établis en Suisse. Il entra dans l'atelier de son père et devint rapidement un intelligent et laborieux ouvrier. Oberkampf avait entendu parler de remarquables perfectionnements apportés en France à divers genres d'industrie qui intéressent l'art de la teinturerie; son apprentissage achevé, il désira étudier de près ces inventions, et, avec l'assentiment de sa famille, il partit pour Paris.

Son premier soin, en arrivant dans la grande capitale où les jeunes gens livrés à eux-mêmes courent tant de périls, fut de trouver une maison honnête et sûre qui devînt pour lui comme une seconde famille. Il chercha ensuite un atelier où il pût poursuivre l'étude qu'il avait particulièrement en vue, la fabrication des toiles peintes. Il y entra comme graveur, et à 21 ans il se sentit assez d'habileté et d'expérience pour créer lui-même dans la vallée paisible de Jouy-en-Josas, près de Versailles, une manufacture dont les débuts furent très-modestes, mais dont l'essor et le succès ne se firent pas attendre.

Le premier et le dernier à l'œuvre, Oberkampf recevait lui-même, dès l'aurore, ses nombreux ouvriers. Le soir, c'était encore lui qui donnait le signal de la retraite. Ils défilaient tous devant lui, et d'un regard ou d'un mot il récompensait le zèle ou punissait la paresse

Equitable, généreux, sévère pour lui-même et indulgent pour autrui, il attirait à la fois le respect et l'amour. Ses qualités se montraient sous un aspect si simple et si aimable, qu'il semblait impossible de ne pas les imiter, de sorte que son esprit d'ordre et d'économie s'imposant à son entourage et son bonheur attirant le bonheur, la population, dont il était le protecteur et le père, marchait de progrès en progrès.

En peu d'années, la manufacture de Jouy prit en France le premier rang. Les produits en étaient recherchés sur tous les marchés du monde. Oberkampf imitait les toiles de Perse avec une perfection qui ne permettait pas de distinguer les véritables d'avec les siennes. Il variait les dessins avec un goût et un art qui n'ont pas été surpassés. Sous ce rapport l'Angleterre même était tributaire de son industrie; ce qui plus tard faisait dire à Napoléon dans une de ses visites à Jouy: « Vous et moi nous faisons la guerre aux Anglais, vous par votre industrie, moi par les armes...., et c'est encore vous qui faites la meilleure!.. »

Aucun encouragement, et c'est un honneur que partagèrent tous les gouvernements qui se succédèrent si rapidement pendant la vie d'Oberkampf, ne manqua à l'illustre manufacturier. Rien ne put arrêter sa prospérité, ébranler son crédit. Mais ce que n'avaient pu ni les difficultés du début, ni les orages politiques, l'invasion étrangère le fit. La guerre parut dans la paisible vallée de Jouy et ses ravages y séjournèrent. L'incendie et le pillage approchèrent de la manufacture. Les travaux furent suspendus; l'inaction et la terreur s'établirent dans les ateliers. « *Ce spectacle me tue!* » répétait souvent le patriarche de Jouy. Bientôt, en effet, le généreux vieillard succomba à la douleur que lui causaient les malheurs de la France, cette patrie de choix qui l'avait adopté, et dont il est resté une des plus pures illustrations.

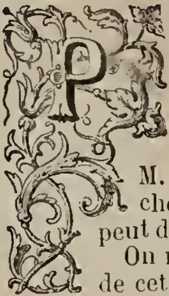
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1510. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot. Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



M. BARRESWILL

Né à Versailles le 21 juin 1817, mort à Boulogne-sur-Mer, le 24 novembre 1870, l'éminent chimiste laisse un nom estimé dans la science, qui perd en lui un de ses adeptes les plus fervents. Conduit dans les usines par ses études scientifiques, il s'intéressa vivement à tous les détails de la vie de l'ouvrier et fut surtout frappé de l'influence qu'exercent les impressions reçues pendant l'apprentissage. Inspecteur du travail des enfants dans les manufactures, fondateur et secrétaire de *la Société de protection des apprentis*, il eut pour pensée constante d'améliorer la condition de l'enfance ouvrière.



ROFESSEUR de chimie à l'école Turgot et à l'école supérieure de commerce, inspecteur du travail des enfants dans les manufactures, secrétaire de la commission des logements insalubres et du comité consultatif des arts et manufactures, chimiste expert au ministère du Commerce et auteur de travaux scientifiques considérables, M. Barreswill se dévoua surtout à une œuvre qui lui était chère entre toutes : la protection des jeunes travailleurs. On peut dire qu'il y mit tout son cœur.

On ne saurait mieux honorer, ce nous semble, la mémoire de cet homme de bien, qu'en le citant comme un modèle pour lui susciter des imitateurs. Sa modestie, quand il vivait, eût empêché de lui rendre ce juste hommage, car, toujours attentif à s'effacer, à dissimuler les merveilles de son activité incessante, il eût considéré des éloges publics comme une atteinte portée à la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Sa mort nous a laissé la triste liberté de rendre hommage aux travaux de toute nature qui ont dévoré son temps et ses forces, et de montrer l'ardeur de son zèle pour les enfants de la population ouvrière. »

N'a-t-il pas bien gagné une place d'honneur dans le modeste Panthéon que nous avons entrepris d'élever à la mémoire *des hommes utiles*, et en particulier des protecteurs, des amis de la jeunesse, celui qui s'était donné pour principal souci « de rapprocher les cœurs, de faire naître la sympathie, de dissiper la méfiance et les préjugés, de multiplier les rapports, d'entretenir l'harmonie et de recruter partout, pour les enfants des manufactures, des patrons et des protecteurs considérés, puissants ou illustres. La création d'une société formée pour améliorer la condition des apprentis (1), la propagande passionnée faite sans relâche par ce *défenseur des petits ouvriers*, si ingénieux, si habile à imaginer pour eux des expédients tutélaires et à découvrir des ressources, enfin, cette chaleur d'âme qui, se communiquant de proche en proche, triomphait de l'indifférence la plus rebelle, sont certes des titres éminents à la reconnaissance publique, » et notamment à celle de la jeunesse de nos écoles et de nos ateliers.

M. Barreswill ne s'est pas contenté de consacrer sa vie à l'enfance : il est mort à la peine. Pendant la dernière guerre, après avoir emmené de Paris le plus grand nombre possible de ses jeunes protégés et les avoir mis en sûreté, il s'occupa de visiter les villes menacées par l'ennemi pour en faire sortir les enfants des orphelinats et des écoles. Lyon, Besançon, Lille, ont été, entre autres, témoins de cette sollicitude paternelle, de ces soins touchants ; mais les fatigues et les inquiétudes de cette mission volontairement revendiquée par lui étaient au-dessus des forces de M. Barreswill, et il a succombé en l'accomplissant.

Sa dernière pensée fut une preuve de son dévouement au pays. Ce fut lui qui eut l'heureuse idée de faire photographier microscopiquement le *Moniteur* et les dépêches que l'on envoyait à Paris par pigeons. Son nom, lié ainsi pour toujours à l'histoire du siége de Paris, restera dans la mémoire des familles auxquelles, par cette habile application de la photographie, il a épargné la plus cruelle des privations, la *famine des nouvelles* : Paris n'oubliera pas qu'il lui a dû ce qu'on a si justement appelé *son ravitaillement moral !*

(1) La Société de protection des apprentis et des enfants employés dans les manufactures, 17, rue de l'Abbaye, à Paris.

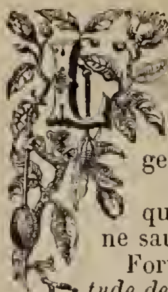
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1111. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot. Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



FAGON

Né à Paris le 11 mars 1628. — Mort le 11 mars 1718. — Médecin de Louis XIV qui avait en lui la plus entière confiance, Fagon joignait à l'éclat et à l'autorité de la science deux admirables qualités, la *reconnaissance* et le *dévouement désintéressé*... son nom mérite, en outre, d'être popularisé, parce qu'il s'attache à la première thèse soutenue par un médecin contre l'abus du tabac.



Le nom de Fagon a laissé des traces profondes dans l'histoire du dix-septième siècle. On le retrouve presque à chaque feuillet des nombreux mémoires publiés à cette époque. Aujourd'hui, hors les *lettrés* qui se complaisent dans l'intimité des écrivains du grand siècle, peu de gens connaissent cette célébrité qui a fleuri si près de nous.

A plusieurs égards cependant Fagon a droit de revendiquer une place d'honneur parmi les *hommes utiles* dont on ne saurait trop populariser le nom.

Fort jeune encore, il soutint avec éclat une thèse sur la *certitude de la circulation du sang*, ce qui parmi les vieux docteurs du temps passait encore pour un paradoxe..... Plus tard il étudia les effets du tabac, plante originaire de l'Amérique, qui, introduite chez nous en 1559, par M. Nicot, ambassadeur de France en Portugal, eut la bonne fortune de dissiper une migraine de la reine Catherine de Médicis, et fut considérée dès lors comme une *panacée universelle*, Tout le monde n'accepta pas ce *mensonge de la courtisanerie*. Montaigne, dans ses *Essais* publiés en 1588, vingt-huit ans seulement après l'importation du tabac, s'écrie : « *Serait-il donc vrai que le tabac n'est venu du nouveau monde que pour tuer l'ancien!* » Toutefois, la Faculté ne s'était pas prononcée et nombre de médecins ne se faisaient faute de puiser largement dans ces immenses tabatières que la mode imposait à tout individu ayant souci de passer pour un homme d'une certaine importance dans le monde.

Quelques praticiens cependant soumirent le tabac à un examen rigoureux qui lui fut défavorable; alors le plus autorisé parmi eux, Fagon, n'hésita pas à s'élever contre l'abus de ce *plaisir déraisonnable*. Vers 1662, il soutint à ce sujet une thèse publique qui eut un grand retentissement Il établissait par de nombreux exemples que *l'usage* fréquent du tabac abrége la vie, « *an frequens nicotianæ usus vitam abbreviet.* » A dater de ce jour, l'engouement s'affaiblit et Fagon eut la gloire d'avoir enrayé le progrès du fléau qu'il n'avait pas été le seul d'ailleurs à combattre. Le pape Urbain VIII et son successeur lancèrent des bulles d'excommunication contre quiconque oserait fumer dans les églises. Le sultan Amurat IV établit en 1628 la peine de mort contre les fumeurs que le gouvernement russe condamnait vers le même temps à avoir le nez coupé. En Suisse le sénat de Berne déclarait, en 1661, que le *crime de fumer* était défendu par Dieu lui-même. Enfin le roi d'Angleterre *Jacques Ier*, surnommé le *Salomon de la Grande-Bretagne*, ne dédaignait pas de publier tout un livre contre cette *sale, repoussante* et *dangereuse habitude*. Ces précédents n'empêchèrent pas l'usage du tabac à fumer d'entrer en France vers 1840 dans une période d'inquiétante recrudescence. Ces médecins, effrayés de la réapparition d'un fléau dont des études successives avaient confirmé le péril, résolurent de reprendre l'œuvre de Fagon. A cet effet une société spéciale fut fondée le 11 juillet 1868, sous le titre *d'Association française contre l'abus des tabacs*, par MM. les docteurs Blatin, Jully de l'Académie, Decroix et plusieurs autres notabilités de la science, auxquels s'adjoignirent quelques-uns de ces hommes de zèle et de dévouement que l'on est toujours sûr de trouver au premier rang quand il s'agit d'œuvres de moralisation ou d'éducation, tels que MM. de Beaupré, Bourgoin, etc..... Plus de mille membres composent aujourd'hui cette puissante et utile association dont l'extension s'est accentuée surtout à dater du 6 janvier 1872, jour où *à l'abus du tabac* elle a joint *celui des boissons alcooliques*, et dont le siége est à Paris, rue Chanoinesse, 12.

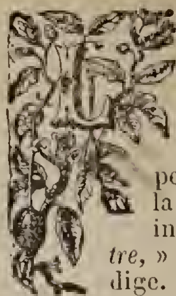
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 806. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18.

ALBUM DES ÉCOLES.



DAGUERRE

Né en 1778 à Cormeilles-en-Parisis. — Mort en 1861. — Peintre en décors très-estimé, Daguerre créa en 1822 le *diorama*, spectacle de jour d'un genre tout nouveau dont le succès fut immense. Il était né peintre; les expériences que provoqua la création du *diorama*, en le faisant physicien et chimiste, le conduisirent à entrevoir la possibilité de *fixer les rayons solaires*. Aidé par Nièpce qui, de son côté, avait fait à Dijon une découverte analogue, il trouva enfin le moyen de *reproduire sur métal et sur papier les images de la chambre noire.* »



Le 15 juin 1839, le ministre de l'intérieur constatait en ces termes une des plus merveilleuses découvertes de notre siècle : « L'habile inventeur du Diorama est parvenu à créer en quatre à cinq minutes, par la puissance de la lumière, des dessins où les objets conservent mathématiquement leurs formes jusque dans leurs plus petits détails; où les effets de la perspective linéaire et de la dégradation des tons sont accusés avec une délicatesse inconnue jusqu'ici. » En voyant ainsi « *le soleil devenu peintre,* » l'admiration fut grande et de toute part on cria au prodige. Les représentants les plus autorisés des arts et des sciences s'émurent, et Arago dans un beau discours, obtint pour l'inventeur une pension de 6,000 francs, en échange de laquelle Daguerre fit cession à l'Etat des procédés photographiques, dont l'exploitation entra ainsi tout d'abord dans le domaine public. Le daguerréotype se vulgarisa rapidement. Une multitude d'artistes qui ne trouvaient pas dans la peinture des ressources pécuniaires suffisantes se hâtèrent de l'exploiter pendant que les savants y apportaient d'importantes et successives modifications. Une de ces modifications, due au neveu du collaborateur de Daguerre, fut le signal d'une véritable transformation.

M. Niepce de St-Victor, remplaçant les plaques métalliques par des plaques de verre albuminé obtint ainsi des épreuves propres à servir de matrices et à être ensuite reproduites à l'infini par la lumière ellemême sur un papier préparé *ad hoc*. La photographie a créé en peu d'années de nouvelles ressources à des milliers d'individus (1). Les arts, les sciences, l'industrie en font des applications journalières. On est parvenu à s'en servir pour noter exactement les variations du thermomètre, du baromètre et de l'aiguille aimantée. Il est utile à la représentation exacte des œuvres d'art, des productions de la nature et des monuments. « Si le daguerréotype eût existé à l'époque de la campagne d'Egypte, un seul homme eût suffi pour mener à bonne fin, en quelques mois, un travail qui eût exigé, pour être complété, par les procédés graphiques ordinaires, une vingtaine d'années et des légions de dessinateurs. Nous voulons parler de la reproduction des millions de millions d'hiéroglyphes dont sont couverts les grands monuments de Bélus, de Memphis, de Karnaak. » Dans la vie privée l'invention de Daguerre ne joue pas un rôle moins considérable. La photographie permet aux liens de famille et même aux simples relations sociales de se resserrer, de se cimenter, bien qu'on vive éloignés les uns des autres. On peut se connaître sans s'être jamais vus, grâce à ces éloquents carrés de bristol qui, sous le couvert d'une simple enveloppe, apportent l'image exacte de celui qui l'envoie. Les progrès de l'âge dans l'enfance et la jeunesse et au contraire ses ravages dans la vieillesse peuvent être observés et suivis à distance par ceux qu'ils intéressent... Une mère *voit* son enfant dont la séparent des milliers de lieues; une fille se tranquillise sur l'état de santé de son vieux père, car l'une et l'autre savent que la photographie ne saurait flatter ni mentir!... L'art, enfin, peut pénétrer partout. *L'album* a sa place marquée dans l'humble logis de l'ouvrier aussi bien que dans l'opulent salon. Or, qui ne sait l'influence puissante et heureuse de l'art sur l'intelligence et sur les mœurs!... Retiré à Brie-sur-Marne, Daguerre a, jusqu'au 11 juillet 1851, assisté avec une joie paisible et profonde aux progrès de son invention. Il applaudissait à ses perfectionnements et se montrait justement fier de la voir prendre sans conteste *des lettres de naturalisation* chez tous les peuples du monde.

(1) A Paris seulement le travail de la photographie occupe plus de six mille personnes.

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 611. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18.

ALBUM DES ÉCOLES.



MADAME MILLET

Née à Versailles le 13 juin 1786. — Morte à Auteuil le 14 août 1873. — Le nom de madame Millet est inséparablement lié à la grande et utile institution des salles d'asile dont elle fut, en France, l'organisatrice. La physionomie morale de cette femme de bien par excellence prouve ce que peuvent, non-seulement pour la fortune et le bonheur personnel, mais pour le vrai progrès et le bonheur de l'humanité, l'intelligence, la volonté et l'esprit de dévouement unis au travail.



adame Millet naît peu d'années avant la grande tourmente révolutionnaire, et sa mère, attachée au service de la lingerie de la reine Marie-Antoinette, élève son enfant au milieu des misères et des troubles du temps. A 12 ans, elle entre dans un atelier de brodeuses. A 14 ans, son adresse extraordinaire de doigts et son esprit d'ordre la font mettre à la tête de cet atelier qu'elle dirige jusqu'en 1810, époque de son mariage avec un jeune peintre en miniature, Frédéric Millet. Elle a successivement sept enfants dont deux seuls survivent, le premier, musicien distingué, émigré en Amérique, le second, célèbre statuaire.

En 1826, M. Cochin, alors maire du XIIe arrondissement, faisant faire son portrait par le mari de madame Millet, parle de son désir de trouver une femme intelligente qui se charge d'aller étudier, en Angleterre, l'organisation des salles d'asile, afin d'en fonder de semblables à Paris. Madame Millet s'offre pour cette mission « Mais vous ne savez pas l'anglais, » lui dit M. Cochin. « Non, répond-elle, et c'est ce qu'il faut! Comme cela je ne saisirai que l'esprit de cette nouvelle institution, sans être distraite par les mots. »

Son offre est acceptée par les dames patronnesses et elle part avec son mari pour l'Angleterre, où elle consacre deux mois à visiter les écoles. Elle en rapporte une étude complète qu'elle modifie suivant les exigences de notre esprit national, et, en 1827, elle ouvre le premier asile, rue des Martyrs.

L'impulsion est donnée, d'autres asiles sont ouverts dans les quartiers les plus populeux, et M. Cochin fonde, au faubourg Saint-Marceau, l'asile modèle qui porte encore son nom et qui devient une Ecole normale, sous la direction de madame Millet.

C'est ici que se révèlent les qualités remarquables de cette femme éminente. Son énergie relève les défaillances et sa volonté brise les obstacles. Ce qui peut être appelé *son œuvre* est enfin adopté officiellement. Nommée inspectrice générale des salles d'asile par le conseil général des hospices, successeur du comité des Dames fondatrices, dans la direction de ces établissements (1829), elle reçoit le titre de *déléguée spéciale aux salles d'asile*, lorsqu'en 1836 ils entrent dans les attributions de la ville.

L'amour et le dévouement de madame Millet pour l'enfance semblaient ne pas avoir de limites.

« Pour moi, disait-elle souvent, il n'y a pas d'enfants laids ou sales » Un jour, elle est rencontrée en omnibus par un ancien ami de sa famille, qui s'informe des nouvelles de tous et lui dit : « Combien avez-vous d'enfants, maintenant? » Toujours préoccupée de l'accroissement de ses asiles, elle répond : « J'ai justement fait mon compte hier, j'en ai 3,600. » L'éclat de rire qui accueillit ce chiffre peu ordinaire rendit madame Millet à elle-même : « Ma réponse, ajouta-t-elle, est bien excusable : ne puis-je pas appeler *miens* tous ces chers enfants des *asiles* qui me chérissent comme une seconde mère et qui me doivent le plus précieux de tous les biens : *une bonne première éducation*.

Les services que madame Millet a rendus à l'enfance lui donnent droit, non-seulement à la gratitude de ses petits protégés et de leurs successeurs dans les salles d'asile et dans les écoles, mais ils la désignent à la reconnaissance des populations laborieuses, dont elle a été une des bienfaitrices les plus dévouées. Son nom doit être en honneur dans chaque famille et son souvenir vivre dans tous les cœurs.

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1111. — Imp. Nob'et, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



Philippe LEBON

Né vers 1765 à Brache. (Haute-Marne). — Mort à Paris en 1802. — L'ingénieur Philippe Lebon eut l'idée de faire servir à l'éclairage le gaz provenant de la distillation du bois, gaz que l'on avait déjà reconnu susceptible de s'enflammer, mais sans songer à l'utiliser. En 1789, il prit un brevet d'invention pour un appareil qu'il nommait *thermolampe ou poêle qui chauffe et éclaire avec économie.* Cette invention passa presque inaperçue et Philippe Lebon mourut pauvre.



LE *Thermolampe* était une grande caisse métallique que Lebon remplissait de bûches de bois et qu'il soumettait à une haute température. Le bois en se décomposant donnait naissance à un gaz inflammable, destiné à éclairer l'appartement, que chauffait en même temps l'appareil.

Les premiers essais de cet appareil eurent lieu au Havre ; ils eurent peu de succès : le gaz, qui n'était pas épuré, répandait une odeur désagréable et éclairait mal. Lebon revint à Paris, modifia son système et, pour donner au public un spécimen de son invention, il établit ses *Thermolampes* dans son appartement et dans le jardin de la maison qu'il habitait, rue Saint-Dominique. Le nouveau mode d'éclairage fit accourir la foule ; la houille avait été substituée au bois. La lumière de ce gaz était fort belle, mais l'odeur continuait à être fétide. Bientôt, on oublia l'invention qui avait un instant passionné Paris, et Lebon fut contraint d'abandonner une entreprise qui l'avait ruiné.

En 1798, un ingénieur anglais, nommé Murdoch, qui connaissait les résultats obtenus par Philippe Lebon, éclaira, au moyen du gaz retiré de la houille, le bâtiment principal de la manufacture de machines à vapeur de James Watt. En 1805, le même procédé fut étendu à la manufacture entière. Le gaz à cette époque était encore fort mal épuré.

Vers ce même temps, un Allemand du nom de Winsor fondait, toujours en Angleterre, une Société industrielle pour l'application du gaz à l'éclairage public Il eut grand'peine à vaincre la résistance que lui opposaient l'esprit de routine et surtout les intérêts menacés par la nouvelle invention. Il ne lui fallut, pour réussir, rien moins que l'appui du roi Georges III, qui, pressentant les services que la nouvelle découverte était appelée à rendre, s'y intéressa vivement.

Après avoir sillonné les rues de Londres de plus de 50 lieues de tuyaux conducteurs souterrains, Winsor, qui, dès 1815, s'était occupé d'introduire à Paris cette magnifique industrie, trouva la ruine en France.

Cependant, quelques années plus tard, une société pour l'éclairage au gaz s'étant formée à Paris, sur des bases assez solides pour résister aux terribles luttes auxquelles Winsor avait succombé, l'entreprise ne tarda pas à être couronnée de succès.

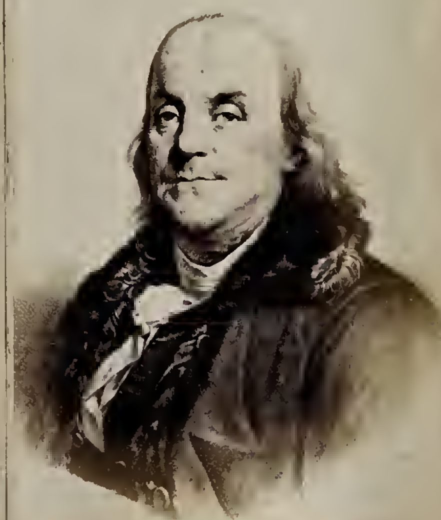
« On voit en résumé que, pour ce qui concerne l'éclairage au gaz, la France a eu la gloire de concevoir ce que l'Angleterre a eu le mérite d'exécuter. L'inventeur de ce nouveau mode d'éclairage, aujourd'hui universellement répandu, Philippe Lebon, est mort pauvre, presque inconnu et sans avoir retiré le moindre fruit de ses longs et persévérants efforts. »

Que du moins revienne à sa mémoire l'honneur qui lui est dû ; que l'on sache que c'est lui qui a trouvé et appliqué le premier un moyen d'éclairage dont les avantages sont incontestables. Il y a là d'ailleurs un nom français à faire sortir de l'inconcevable oubli où il est resté jusqu'à ce jour et à placer au rang qui lui appartient, parmi les grands inventeurs, c'est-à-dire parmi les *hommes réellement utiles*, non-seulement à leur pays, mais à l'humanité tout entière.

A... ...iteur, 73, rue du Cherche-Midi, 2. 1540 Imp. — Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

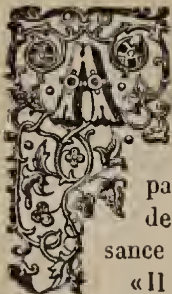
17

ALBUM DES ÉCOLES.



Benjamin FRANKLIN

Né à Boston, le 17 janvier 1706, Franklin, ouvrier imprimeur, rédige les premiers journaux et fonde les premières manufactures de papier en Amérique; membre de l'Académie des sciences de Paris, il découvre l'identité du fluide électrique et de la foudre et invente le paratonnerre. Il est en Angleterre le courageux agent des colonies soumises; plus tard, en France et en Espagne, le négociateur heureux des colonies insurgées et, à côté de Georges Washington, le fondateur de leur indépendance; il meurt en 1790, environné du respect des deux mondes.



PRÈS être entré en fugitif à Philadelphie, et y avoir erré sans ressources et sans ouvrage, Franklin y devint le législateur et le chef de l'État. Indigent, il arriva par le travail à la richesse; ignorant, il s'éleva par l'étude à la science; inconnu, il obtint par ses découvertes comme par ses services, par la grandeur de ses idées et par l'étendue de ses bienfaits, l'admiration de l'Europe et la reconnaissance de l'Amérique.

« Il eut à la fois le génie et la vertu, le bonheur et la gloire..... Il ne fut pas seulement grand, il fut bon; il ne fut pas seulement juste, il fut aimable...... Aussi longtemps qu'on cultivera la science, qu'on goûtera l'esprit, sa mémoire sera une des plus respectées et des plus chéries. Puisse-t-il être utile encore par son exemple, après l'avoir été par ses actions. Il fut un des bienfaiteurs de l'humanité, qu'il reste un de ses modèles. »

Franklin parlait comme la sagesse antique, éclairée et adoucie par l'esprit chrétien. Voici quelques-unes de ses maximes favorites:

« La mauvaise humeur, disait-il souvent, est la malpropreté de l'âme. » Et il ajoutait : « La vraie politesse est la bienveillance. » — « Ne prodiguez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. » — « La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt. » — « L'oisiveté rend tout difficile, le travail rend tout aisé. » — « Se coucher tôt, se lever tôt donnent santé, richesse et sagesse. » — « La faim regarde à la porte du travailleur, mais elle n'ose entrer. » — « C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir. » — « Il est plus facile de réprimer un premier désir que de satisfaire ceux qui suivent. » — « Un vice coûte plus à nourrir que deux enfants. » — « L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin et qui est bien plus insatiable. » — « L'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne avec la misère et soupe avec la honte. » — « Grand malheur naît souvent de petites négligences. » — « C'est ainsi que, faute d'un clou, le fer se détache; faute d'un fer le cheval bronche et renverse son cavalier qui se tue. » — « Celui qui ne sait pas être conseillé ne peut pas être secouru. » — « Dépensez chaque jour un sou de moins que votre gain et gardez-vous d'emprunter; mieux vaut se coucher sans souper que de se lever le lendemain avec une dette. » — « Que l'activité, l'économie, la prudence soient les compagnes assidues de votre vie. Toutefois, sachez que ces qualités vous seraient entièrement inutiles sans la bénédiction du ciel. Demandez donc humblement cette bénédiction, et ne soyez pas *sans charité* pour ceux qui pourraient en avoir besoin, mais *consolez-les* et *aidez-les*. »

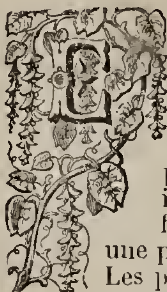
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 896. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18.

ALBUM DES ÉCOLES.



THENARD

Né le 4 mars 1777, dans une famille de pauvres cultivateurs de la Louptière, Louis-Jacques Thenard, a rendu les servires les plus éminents. Professeur à l'École polytechnique, successeur de Fourcroy à l'institut, il obtint en 1810, en collaboration avec Gay-Lussac, le grand prix de galvanisme. Créé baron en 1825, député en 1827, pair de France en 1832, administrateur du collége de France en 1838 et grand officier de la Légion d'honneur en 1842, Thenard est mort à 80 ans, laissant « le souvenir d'une grande existence merveilleusement remplie. »



En 1794, les auditeurs assidus du cours professé par Fourcroy pouvaient remarquer parmi les élèves les plus attentifs un grand et vigoureux garçon dont la tournure rappelait encore l'homme des champs, mais dont la forte tête, ombragée par une épaisse chevelure, reflétait la vive intelligence et la sagacité d'un esprit supérieur. » Ce jeune homme, arrivé depuis peu à Paris, où il apportait, pour tout bagage littéraire et scientifique, le fruit de quelques leçons reçues de son curé, appartenait à une pauvre et honnête famille des environs de Nogent-sur-Seine. Les principes d'ordre et de moralité puisés au foyer paternel sauvegardèrent sa laborieuse jeunesse et il sut, en dépit de l'agitation du temps où il vivait, la consacrer tout entière à l'étude.

Fourcroy ne tarda pas à distinguer le jeune étudiant, et Vauquelin, avec lequel « Thenard avait, quant à l'origine, de grands points de ressemblance, » pressentant en lui une des futures illustrations de la science, l'attacha comme *préparateur* à son cours. Cette période de la vie du jeune savant fut rude et pénible. Il menait de front le travail de ses fonctions, ses incessantes études personnelles et l'assujettissant labeur de leçons particulières dont la rétribution faisait face à ses besoins journaliers. Dès 1798, sa persévérance reçut une première récompense : il fut nommé répétiteur à l'Ecole polytechnique. Bientôt après, un mémoire sur les combinaisons de l'arsenic et de l'antimoine avec l'oxygène et le soufre éveillait l'attention. Cet important mémoire fut le début des remarquables travaux que l'infatigable savant donna presque sans interruption. C'est ainsi qu'il parvint à l'épuration des huiles végétales et découvrit la préparation du bleu magnifique qui a reçu son nom.

Entré dans cette voie alors nouvelle des applications de la chimie aux arts industriels, Thenard n'hésita pas à signaler quelques erreurs échappées à Berthollet dans ses *Elèments de l'art de la teinture*. Berthollet, loin de se montrer mécontent de cette critique, fondée d'ailleurs, accorda toute son amitié à son confrère et contribua à le faire nommer à la chaire de chimie au Collége de France.

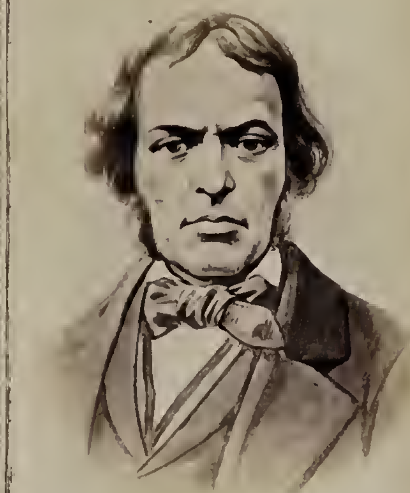
Thenard vit dès lors s'attacher à son enseignement une jeunesse nombreuse pour laquelle il rédigea ses leçons de chimie... De plus et comme membre du conseil royal de l'instruction publique, il prit une part très-active à l'organisation et au développement de l'enseignement scientifique dans les maisons de l'Université.

Accessible à tous, protecteur né des jeunes gens laborieux et honnêtes, fondateur de la *Société des Amis de la science*, dont le but principal est d'aider aux enfants orphelins des savants morts pauvres et de servir des pensions à leurs veuves, le pauvre petit paysan de la Louptière, devenu une des gloires de la France, a laissé plus qu'un nom illustre. Son souvenir rappelle à ceux qui l'ont connu un des types les plus accomplis de l'homme de bien par excellence. Il possédait cette bonté aimable qui attire et qui impose la confiance en même temps que le respect.

Une statue lui a été érigée à Sens, et son village natal a reçu l'autorisation de s'adjoindre son nom. De son côté, la ville de Paris, en souvenir des services qu'il a rendus, comme professeur, comme écrivain et surtout comme administrateur du Collége de France, a donné son nom à la rue qui fait face à cet établissement.

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 6601. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



THIMONNIER

Né à l'Arbresle (Rhône) en 1793. — Mort à Amplepuis en 1857.—Thimonnier, simple ouvrier tailleur, trouva dans la broderie au crochet l'idée de la couture mécanique. Il crée une machine, le *couso-brodeur*, dont la vitesse est de 200 points à la minute, ainsi que le constate un brevet pris en 1845. Cette vitesse est bientôt portée à 300 points à la minute... Cependant, épuisé par 30 années de travail et de lutte, Thimonnier meurt pauvre et inconnu.... Son nom vient enfin de sortir de l'oubli: bientôt un monument s'élèvera à Lyon, en son honneur grâce à une souscription nationale actuellement ouverte.



Le temps n'est pas encore bien loin où le nom seul de *travail à la mécanique* suffisait à soulever des populations entières. Ce préjugé contre les machines a à peu près disparu de nos mœurs, et l'on ne comprend heureusement plus la rage aveugle qui portait les canuts de Lyon à briser les premiers métiers de Jacquard, non plus que la malveillance qui poursuivait les inventeurs ou introducteurs de machines.

On sait, aujourd'hui, apprécier le bienfait des découvertes qui, en simplifiant la main-d'œuvre, abrégent le temps et amoindrissent la peine sans nuire à personne, car, si la machine diminue la main-d'œuvre, elle augmente la production dans des proportions qui rétablissent, et au-delà, l'équilibre.

Telle est, en particulier, la *machine à coudre*, dont l'emploi, dans les familles et dans les diverses industries de confection, offre des avantages qui ne sont plus contestés. Ce précieux auxiliaire du travail des femmes nous est venu de l'Amérique, et c'est à cet industrieux pays qu'on en attribue d'ordinaire l'invention. La vérité est que c'est un Français qui en a eu l'idée et qui en a fait la première application. Ce Français, humble ouvrier tailleur d'une petite ville du Lyonnais, se nommait Thimonnier. Après des essais heureux qui eussent dû le conduire à la fortune et à la renommée, il fut obligé de quitter, en fugitif, son pays. Loin de se décourager, il s'opiniâtra à la lutte, et la soutint vaillamment pendant trente ans. Il prit plusieurs brevets, chercha un associé, s'établit à Villefranche-sur-Rhône, et fabriqua, sous le nom de Couso-Brodeuses, des machines d'abord en bois, ensuite en métal.... Là où elles ne sont pas systématiquement repoussées, ces machines passent inaperçues ; la société *Magnin et Thimonnier* doit se dissoudre, et Thimonnier, après avoir cédé à une compagnie de Manchester la patente qu'il a prise en Angleterre, revient à Amplepuis achever, dans la misère, une vie à laquelle n'a manqué aucun genre de déception .. L'invention de Thimonnier ne périra pas. Un Américain dont le nom comme inventeur a complétement absorbé celui de l'humble tailleur d'Amplepuis, M. Elias Howe, en s'appropriant l'idée mère de la machine, modifie et perfectionne le mécanisme de manière à en faire réellement *une chose à lui*, et la France, qui n'a pas voulu de l'œuvre d'un de ses enfants, accueille avec faveur la *Couseuse américaine!*

Pour combien d'inventions n'en a-t-il pas été ainsi! Dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, que de fois la puissance créatrice de la France, après s'être affirmée, n'a-t-elle pas abandonné à d'autres la mise en pratique et reçu ensuite de l'étranger ce dont il lui eût été si facile de conserver l'initiative..... Cette fois du moins si, dans la pratique, nous nous sommes laissé devancer, nous n'avons pas tardé « *à reprendre notre bien*, » par la rapide et heureuse concurrence que nous avons faite aux machines américaines. Parmi les maisons qui se sont distinguées dans cette lutte loyale, nous en citerons une, parce que, dans son succès, nous trouvons une sorte de revanche prise au profit de la France par cette classe d'hommes honnêtes, laborieux et persévérants, que nos notices ont pour objet principal de populariser, et dont Thimonnier est une des célébrités et un des meilleurs types.

En 1864, quelques ouvriers mécaniciens-constructeurs se réunissaient pour fonder, rue d'Enfer, « sans aide ni appui de personne, une manufacture de machines à coudre. » Ils disposaient d'un mince capital, fruit de leurs épargnes, mais ils étaient résolus à forcer le succès.. . Ce qu'ils s'étaient promis de faire, ils l'ont fait!..... La guerre, la Commune n'ont pu ébranler la solidité de la maison *des Ouvriers associés*, dont les produits, connus sous le nom de *Système Lambert et Garnier*, rivalisent, s'ils ne les surpassent, avec les meilleures machines américaines. Cette place honorable conquise dans l'industrie par le seul fait du travail soutenu et fécondé par des habitudes d'ordre, d'exactitude, d'honnêteté de mœurs et de probité sévère, est le plus éloquent des plaidoyers en faveur de cet adage : « *Tout est possible à qui sait vouloir!* »

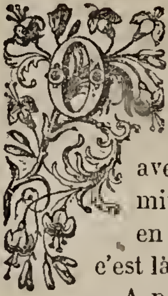
Auteur Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 807. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18.

ALBUM DES ÉCOLES.



Sœur ROSALIE

Jeanne-Marie Rendu, né à Confort (Ain), le 8 septembre 1787, entré en religion en 1802. — Meurt le 7 février 1856. — « Indulgente et ferme, accessible et respectée, bonne pour le conseil et ardente à servir, la sœur Rosalie animait de son esprit, elle remplissait de sa grande âme ces institutions sur lesquelles repose pour nos familles laborieuses l'espoir de l'avenir : la crèche, l'asile, l'ouvroir... »



On raconte qu'un visiteur, attiré de loin dans la rue de l'Épée-de-Bois par l'espérance de rencontrer quelque chose d'extraordinaire, après avoir été reçu par une sœur qui l'accueillit avec politesse, lui parla avec simplicité et remplit devant lui les fonctions de son ministère, demanda à être présenté à la Supérieure, et, en apprenant qu'il venait de la voir, s'écria : « — Comment, c'est là la sœur Rosalie !....»

A première vue, en effet, on ne découvre rien dans cette humble sœur de charité qui la distingue de ses compagnes. « Cachée pendant cinquante ans dans une des positions les moins importantes de son ordre, à la tête d'une petite communauté, dans un des plus pauvres quartiers de Paris, elle ne fonde aucune œuvre éclatante, elle ne laisse après elle rien d'héroïque à raconter, ni missions lointaines, ni service des blessés sous le feu de l'ennemi; seulement des actions ordinaires, des événements de tous les jours : un malheureux sauvé pendant une émeute, la grâce d'un père obtenue par les prières de sa fille, des enfants reçus à la crèche, à l'école, à l'asile, » des conseils à ceux-ci, des secours à ceux-là, des consolations à tous, l'œuvre quotidienne, en un mot, des Filles de Saint-Vincent de Paul.

Comment, en regard de ces humbles choses, expliquer « cette réputation qui va s'étendant jusqu'aux extrémités du monde? »

..... Comment expliquer « l'obéissance respectueuse du peuple, les hommages et l'empressement des grands pendant la vie et, après la mort, ce deuil universel, ce convoi plus suivi que celui des hommes les plus illustres, ce nom sur toutes les lèvres, ce souvenir dans tous les cœurs?.....»

C'est que cette femme vraiment forte, qui pouvait aspirer à accomplir de si grandes choses, avait su plier son ambition à consacrer toutes ses facultés à la vie d'abnégation qu'elle avait choisie. Toute sa préoccupation était « de mieux remplir que personne les devoirs de sa sainte profession. » Or, ce dévouement caché renouvelant à chaque heure son sacrifice, se dépensant sans bruit, sans éclat, goutte à goutte, au profit de toutes les misères humaines, n'a-t-il pas un caractère de grandeur d'autant plus sublime qu'il coûte davantage à la nature..... Ne mérite-t-il pas d'autant plus l'admiration et la reconnaissance « qu'il rapporte davantage à l'humanité...... » On peut donc assurer que « le nom de sœur Rosalie restera lié à la reconnaissance publique aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de laisser sur la terre le tribut de la souffrance et le culte de la charité.»

Quant à nous, en contribuant à populariser la grande devise de cette femme admirable : « *faire toujours le mieux possible les choses ordinaires,* » nous croyons rendre à sa mémoire le plus bel hommage qu'elle puisse recevoir.

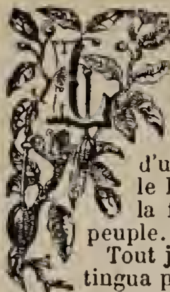
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 614. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18.

ALBUM DES ÉCOLES.



Le Vénérable J.-B. de la SALLE

Né à Reims le 30 avril 1651. — Mort à Rouen le 7 avril 1719, le Vénérable de la Salle, dont *l'héroïcité des vertus* a été reconnue par décret du 1er nov. 1873, a laissé comme instituteur un nom impérissable. Il a créé en France l'instruction primaire proprement dite, et sa méthode pédagogique est encore celle qui donne les meilleurs résultats dans les écoles nombreuses. Le vœu de l'académicien Droz réclamant une statue pour ce *véritable ami de l'humanité* vient de se réaliser. Grâce à une souscription publique, un monument en son honneur a été inauguré à Rouen, le 2 juin 1875.



'Institut *des Frères des écoles chrétiennes*, si justement populaire non-seulement en France, mais dans le monde entier, a eu pour fondateur un des hommes les plus remarquables de ce dix-septième siècle, si fécond en illustrations de tout genre.

Jean-Baptiste de la Salle dut aux leçons et aux exemples d'une mère pieuse et tendre le goût de la vertu et le zèle pour le bien des âmes qui le portèrent à renoncer aux avantages de la fortune et du rang social, et à se dévouer à l'instruction du peuple.

Tout jeune encore, il embrassa la carrière sacerdotale. Il s'y distingua par de fortes études et par une éloquence persuasive qui lui permettaient d'aspirer aux plus hautes dignités de l'Église; mais, disciple fervent de celui qui a dit : « *Laissez venir à moi les petits enfants,* » il limita son ambition à l'œuvre si modeste et si méritoire de l'enseignement populaire. Cet enseignement n'existait pas encore; non que les écoles fissent complétement défaut, mais elles n'avaient pas de lien entre elles, et il leur manquait une bonne méthode pédagogique. Sur divers points de la France on se préoccupait de combler cette lacune. Un instituteur zélé nommé Nyel, qui avait fondé plusieurs écoles à Rouen, ayant appris qu'une congrégation religieuse, dirigée par l'abbé de la Salle, obtenait d'excellents résultats dans l'enseignement des filles, vint à Reims pour étudier la nouvelle méthode.

Jean-Baptiste de la Salle l'accueillit avec empressement, et lui facilita les moyens de réunir autour de lui un certain nombre de jeunes gens pour les former aux devoirs de l'instituteur. Le succès fut tel que plusieurs villes voisines sollicitèrent des maîtres sortis de cette première *école normale* créée en France.

Cependant Nyel, ayant été rappelé à Rouen à titre d'inspecteur des écoles de charité, quitta Reims. Douloureusement frappé de ce départ qui compromettait l'avenir de l'œuvre dont il avait déjà expérimenté les avantages, le vénérable de la Salle résolut de fonder une association d'instituteurs religieux, auxquels le sacerdoce serait interdit afin qu'ils n'eussent qu'une pensée, qu'un but unique : l'éducation de la jeunesse. Il se détermina à vivre en communauté avec eux, et leur donna la règle qui les régit, ainsi que l'habit qu'ils portent encore aujourd'hui.

Ce dévouement ne suffit pas longtemps à son zèle, et afin de s'unir plus étroitement à son Institut, il se démit de son canonicat et vendit son riche patrimoine dont il distribua le prix aux pauvres. Alors il put dire en toute vérité à ses disciples : « — Nous formons maintenant une véritable famille, puisque le père n'a plus à poursuivre d'autres intérêts que ceux qui sont chers à ses enfants. »

Le nouvel Institut répondait à un besoin trop général pour ne pas prendre un rapide essor. Un grand nombre de villes demandèrent et reçurent des Frères; une maison fut fondée à Rome Non content de stimuler et de diriger le zèle de ses disciples, le vénérable fondateur tenait à honneur de leur donner l'exemple, et il se plaisait à faire lui-même la classe aux petits enfants. Pendant que les populations qu'il s'appliquait avec tant d'ardeur à arracher à l'ignorance bénissaient son nom et lui donnaient le titre touchant *d'apôtre de la jeunesse*, la calomnie et les persécutions ne l'épargnaient pas. Sa mort ramena ses ennemis les plus ardents à l'admiration de ses vertus, et un cri unanime retentit sur sa tombe : *Le saint n'est plus* !

Gardien fidèle de l'esprit de son fondateur, l'Institut des Frères continue à fournir à la jeunesse des amis sûrs, des maîtres intelligents, des modèles d'abnégation et de patriotisme. L'empressement que partout où sa famille spirituelle est établie on a mis à souscrire à la statue du vénérable de la Salle est une preuve irrécusable que l'estime, la reconnaissance qu'inspirent ces *hommes si modestes* et *si utiles* augmente à mesure qu'ils sont plus répandus et mieux connus.

Chez l'Auteur-Editeur, 16, rue St-Guillaume. 2953. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



JACQUARD

Né à Lyon le 17 juillet 1752. — Mort le 7 août 1834. — Jacquard, d'abord ouvrier relieur, ensuite fabricant de chapeaux de paille, trouve enfin sa voie : en 1802, il invente la machine à nouer le filet. Appelé à Paris par le premier Consul, tout en perfectionnant son invention il découvre le principe unique qui domine toutes les combinaisons du tissage, et il applique ce principe au métier qui a retenu son nom et qui est aujourd'hui un des plus puissants moteurs de l'industrie.



omme la plupart des inventeurs, Jacquard eut à lutter contre le préjugé, la routine et l'envie. Pendant qu'il travaillait à perfectionner cette machine qui allait, en révolutionnant l'industrie du tissage, ajouter encore à la renommée de la fabrication lyonnaise, le peuple de Lyon, qui devait bientôt lui être redevable d'un bien-être hygiénique et d'une facilité de travail qu'il n'avait jamais connus, exigeait et acclamait la suppression de son premier métier. Ce métier fut si complétement brisé par les prud'hommes sur la place des Terreaux que Jacquard put dire en toute vérité : « Le fer en a été vendu pour du vieux fer et le bois pour du bois à brûler. »

Plus heureux que beaucoup d'autres, Jacquard néanmoins vit le triomphe de son œuvre. De son vivant sa renommée était européenne, et dès 1825 plus de vingt mille de ses métiers, fonctionnant à Lyon, allégeaient le dur labeur d'une foule d'ouvriers, et faisaient la fortune de nombreux fabricants. En parlant de ceux-ci, Jacquard disait : « Ils sont devenus riches et je suis resté dans un modique état de fortune; toutefois je ne me plains pas : il me suffit d'avoir été utile à mes concitoyens. » Ces paroles peignent admirablement le modeste grand homme dont le courage et la persévérance dans l'épreuve ne se peuvent comparer qu'à sa simplicité et à son désintéressement après le succès. Le sage ouvrier n'oublia jamais son point de départ; il resta toujours sobre et régulier dans ses habitudes, simple dans ses goûts, modéré dans ses désirs.

Il eût pu aisément parvenir à la richesse! Et si la fortune l'oublia, c'est qu'il refusa souvent de la poursuivre. Le noble désintéressement patriotique, qui, au début de sa carrière, l'avait porté à repousser les ouvertures d'un Anglais qui lui proposait une somme considérable pour sa machine à filer, l'accompagna jusqu'à la tombe. C'est ainsi que James Watt, le célèbre inventeur de la machine à vapeur, l'étant venu visiter, s'étonna de la médiocrité de sa position et lui proposa de passer en Angleterre où les honneurs et la fortune ne lui manqueraient pas : « — Ah! interrompit fièrement le généreux vieillard, je gratterais la terre avec les ongles, plutôt que de porter aux rivaux de l'industrie française les moyens de la surpasser!... »

Jacquard d'ailleurs n'était pas libre; il avait, en quelque sorte, enchaîné sa volonté en s'engageant, moyennant une très-modique pension, « à consacrer son temps et ses travaux au service de sa ville natale et à la faire jouir de tout perfectionnement à ses précédentes inventions. » Un étranger de haut rang lui disait un jour au sujet de ce traité : « — Votre opulente cité ne s'est pas montrée en cette occasion d'une grande munificence. » Il se hâta de répliquer : « — Je n'en avais pas demandé autant et je n'en voudrais pas davantage!... »

Dieu! honneur! patrie! Cette devise, qui de tout temps a été celle de la France, ou plutôt ce triple culte résume la vie de Jacquard ; il explique cette simplicité de mœurs, ce désintéressement, cette droiture de cœur qui, dans l'inventeur illustre, nous font admirer un des plus beaux types du caractère français que nous offrent nos annales populaires.

Auteur Editeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1111. — Imp. Nobiet, 18, rue Soufflot.

ALBUM DES ÉCOLES.



WILHEM (Guillaume-Louis)

Né a Paris le 18 décembre 1781. — Mort le 26 avril 1852. — Compositeur de musique, auteur du manuel de musique vocale, fondateur de l'enseignement populaire du chant en France, createur de l'Orphéon, Wilhem a doté les classes ouvrières d'un exercice et d'un délassement utiles et bienfaisants en même temps qu'il leur donnait le beau spectacle d'une vie exemplaire et d'une parfaite moralité.



ils d'un officier distingué, commandant la citadelle de Perpignan, Wilhem fut, en 1793, entraîné par son père dans les fatigues et les périls de l'armée du Nord.

Admis en 1795 à l'école nationale de Liancourt, ouverte aux fils des défenseurs de la patrie, il conquit bientôt l'estime de ses maîtres et l'affection de ses camarades. C'est là que subitement, à l'audition d'un chef-d'œuvre de Gossec, il sent s'éveiller en lui l'amour de la musique. Il demande à s'instruire, mais livres et instruments font défaut! Cependant, son maître, le tambour des vétérans, Guette, homme prodigieux, qui jouait de tout, excepté de la flûte, lui dit : « Prends cette petite flûte et cette méthode de Devienne; va et souffle! » L'enfant prit et souffla, le jour, pendant les récréations, et souvent même la nuit pendant le sommeil, un peu dur, de ses camarades.

Ginguené, littérateur distingué et bon musicien, étant allé inspecter l'école de Liancourt, on exécuta devant lui une composition musicale dont il fut frappé. Il conseilla d'envoyer le jeune auteur de musique à Gossec pour le consulter sur le mérite de ce morceau. L'élève de Liancourt se mit en route à quatre heures du matin, ayant environ cinq francs dans sa poche, pour faire à pied et d'une seule traite un trajet de quatorze lieues! A moitié chemin, vers Champlâtreux, un pauvre, assis près d'une haie, s'écrie : — La charité, s'il vous plaît, mon bon jeune citoyen, je prierai Dieu pour vous. — Tenez, brave homme, voilà cinq sous, priez Dieu que je sois reçu au Conservatoire de musique, et je vous donnerai trois francs en repassant après-demain. Le pauvre eut ses trois francs, car l'enfant fut accueilli comme un fils par Gossec.

Plus tard, Wilhem reçut les conseils de Méhul et du savant Perne. Admis au Conservatoire, avec une pension de 600 francs, mais pour un an seulement, il dut, au bout de cette année, entrer, pour vivre, dans les bureaux de la commission d'Egypte. Bientôt cependant, l'art reprit le dessus, et Wilhem se fit connaître par des compositions pleines de grâce et de goût. La renommée allait s'attacher au *compositeur*, quand une circonstance inattendue le jeta dans la voie de l'enseignement qui devait illustrer son nom.

C'était en 1819; on s'occupait d'introduire le chant dans les écoles. Un des membres de la société élémentaire, le baron de Gérando, rencontre Béranger et lui fait part de ce projet. « J'ai votre homme, dit le poète, c'est Wilhem.... » L'œuvre fut longue et rude. Wilhem triompha de toutes les difficultés, et il eut la gloire de populariser l'art musical en France par la création des grandes réunions d'orphéon.

Ajoutons à l'honneur de l'éminent professeur qu'il joignait, au mérite de l'artiste, toutes les vertus du bon citoyen

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1089. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



Le frère PHILIPPE

Né au hameau de Gachat, commune d'Apinac (Loire), le 1er novembre 1792. — Mort à Paris le 7 janvier 1874. Le frère Philippe se nommait Mathieu Bransiet. Il entra, en 1809, au noviciat de Lyon. En 1830, il fut élu assistant du frère Anaclet, qu'il remplaça en 1838 comme supérieur général.

Le frère Philippe a eu une part immense dans le développement de l'enseignement primaire. « L'Église vient de perdre en lui un fils dévoué, et la France un des hommes qui l'ont le plus honorée et le mieux servie. »



Le frère Philippe, fondateur d'écoles innombrables, conseiller écouté des gouvernements qui se sont occupés de l'instruction de la jeunesse; directeur éclairé d'une immense famille religieuse qui étend ses rameaux dans tous les pays, auteur de livres d'éducation et de direction, dans lesquels il a déposé les fruits de sa piété et de son expérience, le frère Philippe était la première colonne de l'instruction populaire en France et même en Europe.

Si jamais supérieur d'un ordre religieux a servi les intérêts qui étaient remis à sa garde, ç'a été le frère Philippe. En 1838, au moment où, à la mort du frère Anaclet, il fut appelé au généralat, le nombre des frères des écoles chrétiennes était de 2,300; il est aujourd'hui de près de 10,000, le chiffre des élèves de leurs écoles s'est élevé de 130,000 à près de 400,000. De plus, le frère Philippe a su assurer à son ordre une haute situation d'influence et d'autorité morale : un frère des écoles chrétiennes siége aujourd'hui à côté des membres les plus élevés du clergé, de la magistrature et de l'administration, au conseil supérieur de l'instruction publique. Ces progrès si importants, cette situation considérable de l'Institut, comment le frère Philippe les a-t-il conquis? En cherchant toute sa vie, dans les limites que lui permettaient d'austères devoirs, les transactions habiles et les sages tempéraments ; en étant partout et dans toute la vérité du terme un conciliateur.

« La douceur faisant valoir la fermeté, tel était le trait distinctif de la physionomie morale du frère Philippe. La douceur, disait-il souvent, est la forme extérieure de la charité et de la bonté; » et il ajoutait : « La fermeté n'est, au fond, que la force et la constance employées pour s'opposer au mal. »

Le frère Philippe aimait le peuple et il aimait son pays; il le prouva bien lorsque, au milieu de nos derniers désastres, il mit les maisons de son ordre au service de toutes les souffrances, et que les Frères des écoles chrétiennes devinrent infirmiers et brancardiers. Le frère Philippe, qui avait donné tous les bons exemples, donna ainsi l'exemple du patriotisme intrépide, et la croix d'honneur qu'il avait deux fois refusée sous des gouvernements précédents, il dut l'accepter parce qu'on la donnait à sa congrégation !

Le frère Philippe a reçu, avant de mourir, une bien précieuse compensation aux cruelles épreuves que lui avaient apportées nos malheurs publiés : Le 1er novembre dernier, agenouillé aux pieds du Saint-Père, qui a toujours professé pour lui une haute estime, il recevait des mains de Sa Sainteté le décret d'héroïcité des vertus du vénérable de la Salle. Rien ne pouvait pénétrer de plus de joie et de reconnaissance le cœur du frère Philippe.

Ce procès, en effet, était devenu, en ces derniers temps surtout, la plus constante de ses préoccupations; il lui prodiguait les soins les plus intelligents et les plus assidus.

Dans son humilité le frère Philippe avait demandé qu'aucune pompe n'honorât ses funérailles. Ce vœu a été respecté : un simple drap noir marqué d'une croix blanche; ni tentures, ni catafalque ; quelques pâles cierges de chaque côté de l'humble bière : le service et le corbillard des pauvres. Mais autour de ce cercueil tout un peuple se recueille. Puis, à la tête de ce peuple, tout ce que l'Église et l'État compte de plus éminent : des cardinaux et des évêques, le président de l'Assemblée nationale, le chef de l'État dans la personne d'un de ses aides de camp, le président du conseil municipal de Paris, les hommes les plus considérables de la politique, de l'Université et de l'administration.

Certes le petit enfant qui, pendant la Révolution, servait, dit-on, en secret la messe aux prêtres cachés dans la maison de son père, le père et la mère de cet enfant, auraient-ils jamais pu imaginer que la grande cité, la ville entière des plaisirs et des fêtes, l'État dans ses plus hautes sommités, l'Église dans ses princes, se réuniraient un jour pour honorer ce pâtre né dans la pauvreté, au sein de l'obscur village du Forez ?

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1392. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



Madame MALLET

Née à Jouy, près Versailles, le 29 mai 1794. — Mort le 11 septembre 1856. — Émilie Oberkampf, fille du vénérable fondateur en France de l'industrie des toiles peintes, fut la digne héritière de l'intelligence rare et de la charité sans bornes de son père. Frêle et délicate, mais douée d'un grand courage et toujours active malgré de fréquentes souffrances, on la trouvait partout où il y avait du bien à faire. Après avoir puissamment contribué à fonder et à organiser les salles d'asile, elle en a été une des plus infatigables et des plus généreuses propagatrices.



S'oublier constamment soi-même pour se dévouer à ceux qui souffrent, et, au milieu des soins divers et incessants de la charité, rester le centre, le conseil, le charme, de sa nombreuse parenté, se montrer mère tendre et pleine de sollicitude, amie incomparable, maîtresse de maison accomplie, imposer, en un mot, à tout ce qui l'approchait l'ascendant de sa bonté et de son esprit; telle fut madame Mallet.

En 1826, elle prend, avec madame de Pastoret, l'initiative du comité des salles d'asile. Dès lors, se développe son penchant pour les œuvres de bienfaisance. « J'ai reconnu, dit-elle, « que le rôle des femmes est d'agir et non d'enseigner. » Et elle agit sans relâche; aucun sacrifice ne lui coûte, aucune difficulté ne l'arrête; son génie organisateur sait découvrir et mettre en jeu tous les éléments de succès, aussi son rôle est-il considérable dans toutes les œuvres dont elle s'occupe, mais « les louanges la désolent » et elle est ingénieuse à s'effacer. Ainsi, dès la fondation des salles d'asile, elle s'attribue le titre modeste et les fonctions pénibles de secrétaire.

Après avoir aidé madame Mallet à approprier à nos mœurs les règlements des écoles enfantines de l'Angleterre, madame Mallet composa les *chants des salles d'asile,* où elle met son cœur de mère et son talent de poète, et qui, en usage dans toute la France, sont imités en plusieurs langues.

Faisant à la fois partie de la *commission supérieure* et de la *commission d'examen des maîtres,* madame Mallet était infatigable. Les rapports au ministre et aux autorités diverses, les règlements, les instructions à rédiger, les démarches de toute sorte, tout lui revenait; elle acceptait tout, suffisait à tout.

Les événements de 1848 stimulèrent encore ce zèle. S'associant généreusement aux efforts qui furent faits pour venir en aide à la classe ouvrière, elle ouvrit à ses frais, aux faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marcel, plusieurs salles d'asile, dont la principale, située rue Pascal et depuis adoptée par la ville, compta bientôt 450 enfants.

Les salles d'asile étaient, sans contredit, l'œuvre de prédilection de madame Mallet; toutefois, « ce ne fut qu'une des faces de son inépuisable charité.» Ainsi, en 1832, lors de la première invasion du choléra, elle organisa rue de Clichy, dans une vaste propriété appartenant à la famille Mallet, un *véritable hôpital temporaire,* qui resta ouvert quatre mois, avec un service médical complet et tous les secours de la religion et de la bienfaisance. Elle y passait une partie du temps, surveillant, consolant, priant près des mourants... Le choléra étend ses ravages à Jouy, elle y court, et, assistée d'une sœur de charité, elle va de maison en maison... En 1849, le retour du fléau ramène le même dévouement : de concert avec sa vénérable amie, la sœur Rosalie, elle recueille rue Pascal deux cents orphelins qu'elle n'abandonnera plus.

Cependant, M. Jules Mallet est atteint d'une longue et douloureuse maladie. Ne cédant à personne le privilége de la tendresse et des soins à lui donner, madame Mallet ne veille plus que de loin à ses œuvres; tout son temps appartient à son cher malade qu'elle parvient, après deux ans d'efforts, à rendre à la santé. Ayant ainsi pratiqué tous les dévouements et donné les plus beaux exemples, elle avait achevé sa tâche sur la terre. Une maladie aiguë et rapide l'enleva en quelques jours.

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1752. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



OBERLIN

Né à Strasbourg en 1740. — Mort au Ban-de-la-Roche (Vosges) en 1826. — J.-Frédéric Oberlin, frère du savant du même nom, fut le bienfaiteur de son pays. Plein de compassion et de tendresse pour tout ce qui est faible ou souffrant, il s'intéressa surtout à l'enfance et, convaincu que des premières impressions dépend tout l'avenir, il fonda des écoles où les petits enfants, gardés et soignés toute la journée, apprenaient à lire, à travailler, à prier. Ce fut en France la première ébauche des salles d'asile.



« L'ÉDUCATION des premières années est avant tout l'œuvre de la famille, et, dans la famille, l'œuvre de la mère. Dieu, pour conserver la vérité et la vertu dans le monde, leur a fait un asile bien sûr, il les a mises sous la garde de l'amour que les mères ont pour leurs enfants ; aussi, tous les hommes de bien et de cœur souhaitent-ils que la première éducation soit l'ouvrage des mères. »

Mais est-il toujours possible de réaliser ce souhait... Sans parler des pauvres orphelins, combien d'enfants dans les villes manufacturières et dans les campagnes ne sont-ils pas privés, par les nécessités du travail, de la surveillance et des soins de leurs mères !... Que de malheurs résultent de ces abandons volontaires !...

C'est pour venir en aide à ces mères et à ces enfants, c'est pour prévenir ces malheurs que « la charité, se mettant à la place et tâchant de se former à l'image de la maternité, » a créé les salles d'asile.

Or, on a remarqué que, lorsque le besoin d'une œuvre se fait sentir, cette œuvre est d'ordinaire inspirée vers le même temps à plusieurs âmes généreuses et donne lieu, avant de réussir, à un certain nombre d'essais infructueux. C'est ce qui est arrivé pour les salles d'asile, dont les premières tentatives se sont produites sur deux points différents de la France, mais dont nous avons dû cependant demander le modèle à l'Angleterre, qui la première les a organisées.

Nous dirons ailleurs comment une « femme d'un haut mérite et d'un noble cœur, madame la marquise de Pastoret, » prit en 1801 l'initiative à Paris de la crèche et de la salle d'asile. Cette dernière œuvre avait, depuis une trentaine d'années, un précédent en France. Dès 1770, Oberlin, vénérable pasteur d'une petite commune des Vosges, le Ban-de-la-Roche, avait fondé dans cinq villages des écoles de petits enfants, auxquelles il avait donné le nom d'*écoles à tricoter*, «parce que non-seulement, la prière, le chant, les premiers éléments de la lecture et de l'instruction religieuse, mais encore le travail manuel, y occupaient le temps des enfants. Des femmes dévouées dirigeaient, sous le nom de *conductrices*, ces classes enfantines, Oberlin les choisissait douces, prudentes, aimant les enfants, de manière à ce qu'elles pussent suppléer le plus possible la patience et la tendresse des mères. La première d'entre elles fut *Sara Bauzet*, et la plus connue *Louise Scheppler*, qui continua l'œuvre d'Oberlin pendant cinquante-cinq ans. » Cette œuvre était donc en pleine activité, mais trop peu connue et sur des bases trop restreintes pour servir de point de départ à l'institution actuelle des salles d'asile, lorsqu'en 1817, un manufacturier du nord de l'Ecosse, M. Owen, de Newlanark, obéissant à la même inspiration généreuse, réunit 150 enfants âgés de deux à sept ans et les plaça sous la direction de James Buchanan, simple artisan, « à qui Dieu avait donné l'amour de l'enfance et le génie de l'éducation. » Son excellente méthode, non-seulement assura le succès de son œuvre, mais elle a servi de base à toutes les écoles enfantines qui, sous le nom d'*infants'schools* en Angleterre et en Amérique et de *salles d'asile* en France, se sont formées depuis.

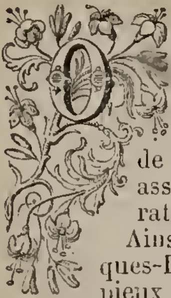
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 2.   1752 Imp. — Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



JACQUES-DENIS COCHIN

Né à Paris en 1726. — Mort en 1784. — Jacques-Denis Cochin, curé pendant 26 ans de la paroisse St-Jacques-du-Haut-Pas, fonda de ses deniers et de ses quêtes un hôpital dont deux indigents posèrent la première pierre et auquel la reconnaissance publique, après sa mort, a donné son nom. A la même famille appartiennent J-cques-Denis et Jacques-Denis-Marie Cochin, successivement maires du 12 arrondissement (de 1817 à 1841), où ils ont laissé le souvenir d'un grand caractère et d'une ardente charité.



On trouve des familles dont le nom est inséparablement lié à celui de leur ville natale : telle est, pour Paris, la famille Cochin, dont les membres figurent parmi ses plus anciens bourgeois et en sont tous originaires. « Les uns marchands, les autres dans les fonctions du clergé, de l'administration, du parlement, au barreau, dans les assemblées publiques, ils surent tous se concilier la considération et se rendre utiles à leur ville et à leur pays. »

Ainsi, pour ne parler que de deux d'entre eux : Avec Jacques-Denys, « docteur de Sorbonne, ecclésiastique savant et pieux dont les prônes attiraient tout Paris et sont encore lus, » leur nom se recommande, à travers les siècles, à la reconnaissance des pauvres malades. Avec Jean-Denys-Marie, ce même nom fait naître dans le cœur de milliers de pauvres ouvrières un sentiment de gratitude non moins profonde : leurs enfants lui doivent ces SALLES D'ASILE, dont il a dit lui-même : « C'est pour suppléer aux soins, aux impressions, « aux enseignements que chaque enfant devrait recevoir de la présence, « de l'exemple et des paroles de sa mère, qu'il a paru nécessaire d'ou- « vrir des salles d'hospitalité et d'éducation en faveur du premier « âge. »

M. Cochin conçoit la pensée d'un établissement tout nouveau destiné à l'éducation des enfants de deux à six ans. Aussitôt, il réunit quelques petits enfants, dans deux chambres qu'il loue rue des Gobelins (1826), et il se met à imaginer une méthode appropriée à leur âge et à enseigner cette méthode à ceux dont il veut faire des maîtres. La perte de sa femme le laisse seul pour élever deux fils dont l'aîné a à peine cinq ans ; ce malheur le porte à redoubler de pitié pour les pauvres enfants *dont il faut suppléer les mères*. Il quitte son avenir et ses succès à la Cour de cassation, mais il continue de se dévouer à son œuvre. C'est alors qu'il envoie en Angleterre madame Millet et qu'il y va lui-même pour étudier une institution analogue à celle dont il veut doter Paris. A son retour et pendant que madame Millet organise, rue des Martyrs, notre première salle d'asile, M. Cochin fonde à ses frais, au faubourg Saint-Marceau, le grand établissement d'instruction gratuite pour mille élèves, auquel une ordonnance royale du 21 mars 1831 donne son nom, et qui, projeté, bâti, terminé en trois mois, place auprès d'écoles spacieuses et excellentes pour les garçons, pour les filles et pour les adultes, hommes et femmes, la *première salle d'asile modèle* créée en France.

Les salles d'asile furent d'abord considérées comme des établissements de charité plutôt que d'éducation. La loi du 28 juin 1833 les rangea au nombre des écoles de l'enfance et en fit le premier degré de l'instruction primaire. — Que de touchants détails dans cette fondation : « Quelques dames pleines de charité, trois ou quatre humbles religieuses, un saint prêtre, des administrateurs éclairés, un homme intelligent et dévoué, persévérant et confiant, voilà les auteurs d'une des œuvres qui honorent le plus l'humanité !... Et quelle part pour M. Cochin ! Pendant qu'on discute, il agit ; on hésite, il invente ; on quête, il donne ; on essaie dans une ville, il propage dans toutes. La salle d'asile était une œuvre, il en fait une institution. »

Auteur Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1752. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



CHAPTAL

Né en 1756 à Nogaret (Lozère). — Mort à Paris en 1832. — Jean-Antoine Chaptal a, par ses leçons et par ses écrits, puissamment contribué à propager l'étude de la chimie. Il a le premier imaginé les plus heureuses applications de cette science à l'industrie. Les nombreux procédés qu'il a trouvés comme chimiste et les utiles améliorations qu'il a introduites comme ministre dans l'administration le placent parmi les bienfaiteurs de l'humanité et lui méritent la reconnaissance publique.



EAN-Antoine Chaptal, fils d'un pharmacien, fut initié dès l'enfance aux éléments de la science, dont il devait être un des plus habiles et des plus heureux propagateurs. Les premiers objets qui frappèrent ses regards et servirent à ses jeux furent des mortiers, des cornues, des alambics, et il apprit à épeler dans des formules de chimie et de botanique. Ces impressions, dirigées et développées par un esprit observateur et par une singulière aptitude pour les mathématiques, décidèrent de sa vocation.

Après de brillantes et solides études, Chaptal fut reçu docteur par la faculté de médecine de Montpellier (1777). Trois ans plus tard, on lui confiait la chaire de chimie qui venait d'être créée dans la même ville. La méthode du jeune professeur, la clarté de son enseignement, ne tardèrent pas à populariser dans le Midi une étude jusque-là réservée aux seuls adeptes de l'art pharmaceutique, et on put dès lors entrevoir le moment où cette science, appliquée aux besoins de l'industrie, entrerait dans des voies nouvelles. Ce moment ne se fit pas attendre: Chaptal, ayant hérité d'une somme considérable, n'hésita pas à employer cette fortune à tenter des expériences en grand. Il établit la première fabrique de produits chimiques qui ait été créée, et le commerce lui dut ainsi la préparation artificielle de plusieurs substances d'un usage indispensable et fréquent, pour lesquelles la France avait été jusqu'alors tributaire de l'étranger, notamment l'acide sulfurique, l'alun et la soude.

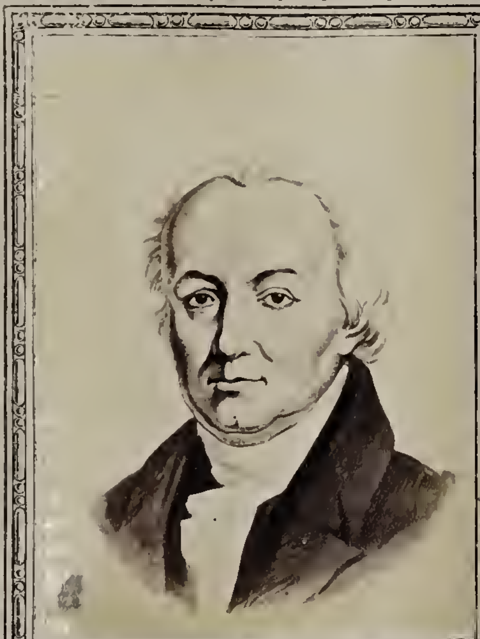
De pareils services rendus à l'industrie et aux arts fixèrent l'attention du monde politique et savant. Chaptal fut vivement sollicité par le roi d'Espagne et par Washington, qui lui offrirent presque simultanément les plus grands avantages, s'il consentait à aller se fixer dans leur pays. Bien qu'à cette époque le savant chimiste, accusé de fédéralisme, fût menacé dans sa liberté, il n'hésita pas à repousser ces offres, qui eussent fait profiter des pays étrangers de ses travaux et de ses découvertes. L'amour de la patrie, dominant en lui le sentiment de sa propre sécurité, il ne consentit même pas à s'éloigner momentanément du théâtre de ses travaux. Cité devant le tribunal révolutionnaire et incarcéré, il dut la liberté et probablement la vie à sa renommée d'habile chimiste : les portes de sa prison s'ouvrirent devant un ordre du Comité de salut public, qui l'appelait à Paris pour le mettre à la tête de la manufacture de poudre à canon de Grenelle. Chaptal dirigea cette fabrique avec autant d'activité que de talent, et « par la simplification qu'il apporta à l'emploi du salpêtre, il contribua, comme Monge, Berthollet, Fourcroy et Vauquelin, à préserver le territoire de l'invasion. »

Des travaux de ce genre ne pouvaient manquer d'attirer sur l'illustre savant les regards et la faveur des divers gouvernements qui se succédèrent.

Professeur de chimie végétale à l'École polytechnique, admis à l'Institut lors de sa fondation, nommé en 1800 ministre de l'intérieur et, en 1819, pair de France, Chaptal se fit admirer dans toutes les positions qu'il occupa par son désintéressement patriotique. Comme ministre, il rendit surtout d'immenses services à la France. « Son esprit généralisateur se porta sur toutes les branches de son administration, qui fut signalée par un grand nombre de mesures utiles au progrès de l'agriculture et de l'industrie... Paris fut assaini et embelli ; les hôpitaux furent améliorés et l'instruction publique relevée et vivifiée... »

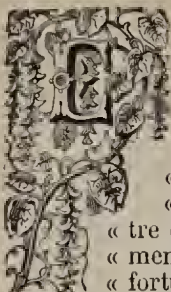
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1752. — Imp. Nob'et, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



Valentin HAÜY

Né le 13 novembre 1745 au village de St-Just en Picardie. — Mort à Paris le 19 mars 1822. — Valentin Haüy, frère du célèbre minéralogiste, ému des suites déplorables d'une des plus tristes infirmités humaines imagina «*Un plan général d'éducation pour les enfants aveugles.* » Sa vie entière fut consacrée à réaliser ce plan, et non-seulement la France, mais tous les pays civilisés lui doivent « *ces instituts de jeunes aveugles* » dans lesquels l'éducation, suppléant à la nature, met les aveugles-nés en état de lire, d'écrire, de compter, de travailler, de participer enfin, dans une certaine mesure, à la vie intellectuelle des autres hommes.



ENSIEGNER aux aveugles, dit Haüy lui-même, « la lecture au moyen de livres dont les caractères sont en « relief et, au moyen de cette lecture, leur apprendre « l'imprimerie, l'écriture, le calcul arithmétique, les « langues, l'histoire, la géographie, les mathéma- « tiques, la musique, etc., mettre entre les mains de « ces infortunés diverses occupations relatives aux arts et « aux métiers, 1° pour occuper agréablement ceux d'en- « tre eux qui vivent dans un état aisé ; 2° pour arracher à la « mendicité ceux qui ne sont point avantagés des faveurs de la « fortune en leur donnant des moyens d'existence et rendre « enfin à la société leurs bras et ceux de leurs conducteurs... tel est le « but de notre institution. »

Employé au ministère des affaires étrangères, comme traducteur des pièces officielles et des correspondances chiffrées, Haüy renonce à cet emploi honorable et bien rétribué, pour se consacrer à son œuvre. Il obtient que douze enfants aveugles, auxquels la *Société philanthropique* accordait un secours de douze livres par mois, lui soient confiés, et avec ce noyau d'élèves, et cette faible rétribution, il ouvre une école. Les résultats qu'il obtient appellent l'attention. Des hommes riches et puissants lui prêtent leur concours ; la famille royale le protége, l'Académie des sciences, appelée à juger sa méthode, « reconnaît que personne n'a encore songé à rassembler les divers moyens propres à instruire les aveugles, à les discuter, à en former une méthode suivie et complète. » Un des premiers et des plus intelligents élèves d'Haüy, Lesueur, alors âgé de 17 ans et dont l'éducation ne datait que de huit mois, ayant exécuté devant l'Académie différentes opérations avec promptitude et facilité, les rapporteurs firent observer que, « non-seulement ce jeune homme était instruit pour lui-même, mais qu'il était encore l'instituteur d'autres aveugles à qui il transmettait ses connaissances par les mêmes procédés qui les lui avaient fait acquérir. Cette école, ajoutent-ils, présente un spectacle à la fois curieux et touchant : plusieurs jeunes aveugles apprennent d'un maître aveugle aussi. Ils reçoivent avec joie une instruction qui leur est donnée avec intérêt, et tous de concert semblent s'applaudir d'acquérir une existence nouvelle... »

Ce tableau, tracé il y a près d'un siècle, est toujours exact : le cadre seul s'en est considérablement élargi. L'Institut des jeunes aveugles reconnaît et honore Valentin Haüy comme premier maître et père bien-aimé.

Haüy, abandonné par suite de la révolution, à ses seules ressources, se vit, lorsque les circonstances redevinrent plus favorables, exclu de toute participation à l'enseignement des jeunes aveugles. Par une heureuse compensation, à ce moment même l'Europe entière, « comprenant que, s'il y avait eu pour le premier instituteur des aveugles un honneur éternel à appeler à la vie intellectuelle une classe d'êtres jusque-là morts à la société, c'était un devoir pour tout pays civilisé de s'associer à son œuvre, on ouvrit partout et d'après sa méthode des écoles pour les enfants aveugles. » Lui-même, appelé par l'empereur de Russie, fonda à Saint-Pétersbourg un établissement qui eût pu lui faire oublier la France, si son œuvre ne la lui avait rappelée sans cesse... Il ne voulut pas mourir loin d'elle. Il revint à Paris, où il la retrouva reconstituée sous le titre d'*Institut royal des jeunes aveugles*. « Une solennité y fut organisée en son honneur (1821), et il versa de douces larmes au milieu de ces jeunes enfants l'acclamant comme leur père bien-aimé ! »

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1752. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot. Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



M. DE METZ

Né à Paris le 12 mai 1796. — Mort à Paris le 2 novembre 1873. — « Magistrat et chrétien, M. de Metz ouvrit sur la frontière des deux domaines de la justice et de la miséricorde un asile agricole où l'enfance flétrie pût renaître à la vie morale. » — Pour honorer cette généreuse propagande, le gouvernement français le fit officier de la Légion d'honneur, le roi de Suède le nomma officier de son ordre, l'Académie des sciences morales et politiques lui ouvrit ses rangs et la Société nationale d'Encouragement au bien lui décerna une couronne civique et le choisit pour un de ses vice-présidents.



De Metz, « après avoir rapidement franchi, grâce à un mérite exceptionnel, les premiers degrés de la hiérarchie judiciaire, était déjà, en 1835, conseiller à la Cour d'appel de Paris. Frappé de ce fait que la plupart des fautes qu'il avait à punir n'avaient d'autres causes que l'influence de milieux malsains sur des enfants dépourvus de toute éducation morale, et comprenant, d'autre part, que la répression était inefficace, puisqu'elle n'empêchait pas la récidive, il s'appliqua à chercher les moyens de rappeler au bien des enfants dépravés dès le berceau et de transformer les jeunes détenus en citoyens honorables et utiles. Renonçant à un avenir qui s'ouvrait brillant, il résigna ses fonctions et, après des études qu'il poursuivit dans les deux mondes, il fonda, de concert avec son ami M. de Brétignières de Courteilles, cette colonie agricole de Mettray qui, fidèle à sa devise : « *améliorer la terre par l'homme et l'homme par la terre,* » est un bienfait pour l'humanité et une de nos gloires nationales.

« Lorsque, en 1839, M. de Metz commença son œuvre, il en avait fait le plan avec tant de soin qu'il arriva dès le début à la perfection ; de telle sorte que la colonie a pu prendre un développement considérable, sans que l'institution primitive ait été sensiblement modifiée. 800 enfants y sont aujourd'hui élevés. En outre, 3,209 détenus, devenus d'honnêtes gens, sont inscrits sur le registre du patronage de la colonie, qui ne les perd jamais de vue et où ils viennent, aux moments difficiles, se retremper avec joie. Tous sont fiers de montrer à leurs jeunes successeurs qu'en suivant les enseignements qui y sont donnés, on arrive sûrement à l'estime, souvent à la fortune, quelquefois même à cette glorieuse distinction enviée de tous, la décoration de la Légion d'honneur. »

Mais à côté de l'enfance pauvre et délinquante dont le sort l'avait ému, M. de Metz ne pouvait voir, sans éprouver la même compassion, l'enfance riche et insubordonnée dont l'exemple, partant de plus haut, étend plus loin encore son action. Forcer ces fils insoumis au travail, les plier à la règle, éviter ainsi à leurs parents de grands mécomptes et peut-être de grands chagrins, tel a été l'objet d'une seconde fondation, qui, sous le nom de *Maison Paternelle,* offre aux familles un véritable collége de répression, d'où sont sortis déjà plus de 1,200 jeunes gens, qui ne se connaissent entre eux et ne sont connus de leurs professeurs que sous leur nom de baptême.

Le vénérable fondateur s'était si complétement identifié avec ces œuvres excellentes, « qu'il ne vivait que pour elles ; » sa vie était un continuel prodige d'activité et de dévouement. Personne, jamais, ne fut plus avare de son temps et n'en sut faire un meilleur emploi : c'est en voiture, en chemin de fer, à table, que, toujours muni de papier et de crayon, il préparait les lettres, les notes, les rapports qu'il dictait ensuite à son fidèle secrétaire et digne ami, M. Demoreuille.

En perdant son fondateur, la double famille de Mettray a perdu un véritable père. M. de Metz, toutefois, s'y survit à lui-même en la personne de M. Blanchard, son disciple et son coopérateur dévoué, qu'avant de mourir il a désigné lui-même pour successeur.

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1752. — Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



CHARLES-MICHEL DE L'EPEE

Né à Versailles le 25 novembre 1712. — Mort à Paris le 23 décembre 1789. — Charles-Michel de l'Épée quitta le barreau où il avait débuté avec éclat pour entrer dans les ordres. Doué d'un esprit élevé et d'un cœur que vivifiait un grand amour de l'humanité, il fut conduit par ses méditations sur le sort des sourds-muets à consacrer à leur émancipation son temps, son intelligence, sa fortune. Il ouvrit pour eux une école publique qui compta bientôt soixante-douze élèves. De son vivant même, sa méthode forma des hommes remarquables par leur intelligence, leur savoir et leurs talents.



E sourd-muet « est un membre de la famille humaine que la perte ou qu'un vice de l'ouïe a privé de l'usage de la parole et qui, par suite, a été empêché d'acquérir les connaissances et les idées que les générations se transmettent en se succédant et d'établir des relations sociales avec les autres hommes... Pour faire rentrer ces exilés dans la société générale, il fallait imaginer un moyen de briser les entraves de l'âme prisonnière ; il fallait inventer un procédé à l'aide duquel il devînt possible de communiquer avec les sourds-muets, en d'autres termes, il fallait une méthode pour les instruire. » Inventer cette méthode, la populariser en consacrant sa vie et en sacrifiant toute sa fortune à l'instruction des sourds-muets de la classe pauvre, telle fut l'œuvre de l'abbé de l'Epée, dont un de nos plus grands esprits a dit : « Qu'il pè-« sera à lui seul plus que tous les conquérants dans les balances de la « justice éternelle, parce qu'il a conquis des âmes à la vie de l'intelli-« gence. »

Bénie soit la science quand elle se met ainsi au service de l'humanité !

Avant l'abbé de l'Epée, quelques leçons privées et individuelles avaient été données à un petit nombre de sourds-muets appartenant à des familles riches ; pour lui, c'est la classe entière qu'il embrasse dans sa sollicitude. Il réunit ses élèves dans un enseignement collectif et ce sont les pauvres qu'il appelle à lui de préférence. Il provoque la fondation d'instituts semblables au sien. Il forme des instituteurs ; il convie, il accueille les disciples qui lui arrivent dans le même but d'Autriche, d'Espagne, d'Italie, de Suisse, de Hollande, et lorsque l'impératrice de Russie veut lui faire accepter un témoignage de son admiration, il repousse le don, mais il demande un sujet qu'il puisse instruire. C'est lui, en un mot, qui a déterminé l'essor qu'a pris ce mode d'enseignement dans le monde entier : « C'était, disait-il, l'unique récompense qu'il désirât sur la terre. »

L'abbé de l'Epée consacra sans réserve trente années aux sourds-muets. Non-seulement il refusa toujours toute rémunération pour les soins assidus qu'il leur donnait, mais il employait ses propres revenus pour ses élèves, ne se réservant à lui-même que le plus rigoureux nécessaire. Il vêtissait les uns et payait pour les autres des pensions, des maîtres, des apprentissages ; sa sollicitude les suivait dans tous les quartiers de Paris. Il continuait d'être leur patron, après avoir cessé d'être leur instituteur.

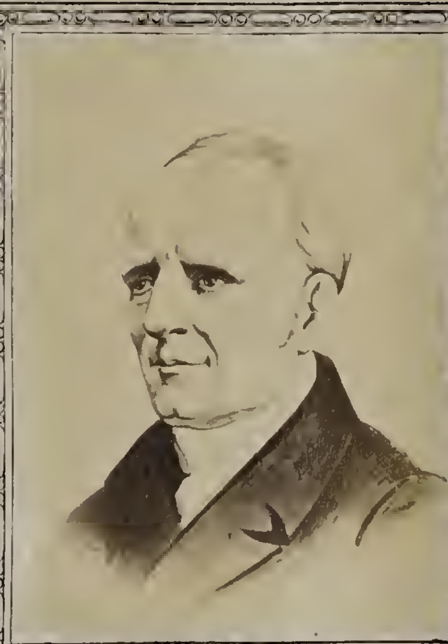
L'abbé de l'Epée mourut deux ans avant la fondation de l'Institut national des sourds-muets ; toutefois, il vécut assez pour avoir l'assurance que sa méthode subsisterait après lui. Il ne doutait pas que l'abbé Sicard, dont le dévouement et les succès le comblaient de joie, ne fût l'héritier et le continuateur de son œuvre : « Mon ami, lui dit-il un jour, j'ai trouvé le verre, c'est à vous de faire les lunettes. » Ces paroles méritent d'être conservées. Elles attestent la modestie de l'un et le mérite de l'autre.

La France compte aujourd'hui trois institutions de sourds-muets appartenant à l'Etat : l'Institution de Paris, laquelle reçoit exclusivement des garçons ; l'Institution de Bordeaux, affectée aux jeunes filles, et l'Institution de Chambéry, où sont élevés des sourds-muets des deux sexes. Un grand nombre de villes ont en outre des écoles particulières, très-bien organisées (1).

(1) Une œuvre de patronage et de secours, dont le siége est rue Saint-Jacques, 254, a été fondée en 1850 sous le titre de *Société centrale d'éducation et d'assistance pour les sourds-muets en France.* Le bulletin de cette société est dirigé par M. Martin Etcheverry, Directeur de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris.

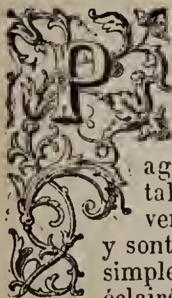
Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 1752.— Imp. Noblet, 18, rue Soufflot, Paris.

ALBUM DES ÉCOLES.



BENJAMIN DELESSERT

Né à Lyon le 14 février 1773. — Mort à Paris en 1847. — Benjamin Delessert, dès sa première jeunesse, fit deux part de sa vie : le travail et les bonnes œuvres, un labeur assidu dans sa propre famille et un constant effort pour répandre chez les travailleurs populaires le développement moral et le bien-être. Activement uni à toutes les associations, à toutes les tentatives philanthropiques de son temps, n'épargnant aucun soin, aucun sacrifice pour en assurer le succès, il s'est dévoué surtout à l'organisation des Caisses d'épargne dont il a été, avec le duc de La Rochefoucauld, le fondateur en France.



Prononcer ou écrire le nom de Delessert, ce n'est pas seulement rappeler le souvenir d'un homme de bien, mais celui d'une famille qui mérite de vivre dans la mémoire du peuple. Un bon juge, M. Guizot, a dit de cette famille : « La fortune est là avec son éclat et ses agréments : de vastes appartements, une galerie de beaux tableaux, une serre de belles fleurs... Des hommes très-divers d'origine, de situation, de religion, d'opinion, de parti, y sont accueillis par les maîtres du lieu avec une courtoisie simple et naturelle. Evidemment les gens de bien et les hommes éclairés se plaisent à s'y rendre et à s'y rencontrer. Savants, lettrés, artistes ou amateurs y trouvent de quoi satisfaire leurs goûts ou poursuivre leurs études... Mais, est-ce là toute la société et tout le passe-temps des propriétaires de cette belle demeure ? Ne sont-ils occupés que de jouir de leur prospérité et d'en faire libéralement jouir leurs amis et leurs relations mondaines?... Non, ces heureux du siècle ont dans l'âme et dans la vie de bien autres affaires ; ils sont mêlés non-seulement par leur bienfaisance, mais par leur sympathie ; non-seulement de leur bourse, mais de leur personne, aux plus modestes, aux plus humbles, aux plus nombreuses classes de la population qui vit autour d'eux ; ils la connaissent, ils la visitent, ils la conseillent dans ses travaux, ils lui viennent en aide dans ses besoins ; ils tiennent grand compte de ses droits, de ses idées, de ses sentiments ; ils ont avec elle des relations fréquentes et bienveillantes ; ils savent qu'elle est comme eux chrétienne et française, et ils se font un devoir de lui inspirer la confiance en lui donnant peu à peu la conviction que de leur côté ils ne l'oublient jamais. « Ainsi, ont constamment vécu MM. Delessert avec toutes les familles, toutes les personnes, ouvriers, cultivateurs, artisans, employés ou serviteurs de toute sorte, que groupaient autour d'eux leurs travaux ou leurs besoins. » Si, parmi le père et les trois frères, nous avons choisi le nom de Benjamin, c'est qu'en dehors de ce faisceau de services rendus en commun, une œuvre du plus haut intérêt, la fondation des Caisses d'épargne, est inséparable de ce nom. Créées à Londres en 1816, ces utiles institutions attirèrent, aussitôt qu'il les connut, l'attention de Benjamin Delessert. « Les hospices et les hôpitaux, se dit il, prêtent secours aux maladies et à la misère, mais les caisses d'épargne font mieux encore, elles dispensent de recourir aux hospices et aux hôpitaux. Toujours prêtes, elles reçoivent et font fructifier les dépôts les plus infimes. Elles offrent une sécurité complète aux déposants, elles inspirent le goût du travail, elles détournent de la débauche ; l'ouvrier laborieux trouve en elles une ressource assurée en cas de chômage, de maladie ou d'infirmité ; il vieillit sans craindre de devenir à charge à ses enfants... »

Sous l'empire de ces pensées que l'avenir devait justifier, Benjamin, de concert avec le duc de La Rochefoucauld, communiqua ses vues aux administrateurs de la compagnie royale d'assurance. Son projet est accueilli. Le 18 mai 1818, la première caisse d'épargne française était fondée à Paris... Dès lors, ce fut l'œuvre principale de Benjamin. Il y consacra sa vie et, voulant lui être utile par delà le tombeau, lui laissa par testament 150,000 francs divisés en trois mille livrets à distribuer par les administrateurs, « à de probes et laborieux ouvriers. »

Auteur-Éditeur, 73, rue du Cherche-Midi. 17 2. — Imp. Noblet, rue Soufflot, 18, Paris.

